

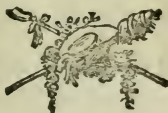
CSP

LES ENTRETIENS DU PALAIS-ROYAL.

PREMIÈRE PARTIE.

LES ENTRETIENS DU PALAIS-ROYAL.

PREMIÈRE PARTIE.



A UTRECHT,

Et se trouve à Paris,

CHEZ BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, N°. 13.

M. DCC. LXXXVI.

1796





AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage ne contient que la ſupèrficie des matières qu'on y traite; mais il falloit l'adapter à la ſituation du ſiècle. On ſait qu'il a quatre-vingt ſix ans paſſés; & qu'à cet âge on n'aime que les lectures qui ne fatiguent point l'eſprit, & qui ne ſurchargent pas la mémoire.

Les deux extrémités de la vie ſe reſſemblent, diſoit le divin Platon: les hochets n'amuſent pas moins la vieilleſſe que l'enfance.

On croira peut-être que les Entretiens du Palais-Royal, n'ont pour

objet que les converſations qu'on y tient : mais, qui pourroit recueillir tant de paroles perdues, tant de projets ridicules, tant de mordantes épigrammes, tant de nouvelles abſurdes, tant de propos galants, qui s'y répètent tous les jours !

Qu'apprendrois-je d'ailleurs au Public, en lui diſant que Damon s'y déſeſpère, dans l'attente d'une lettre-de-change qui n'arrive pas ; que Lycas y compoſe quelques inſipides couplets pour une Belle qui ne peut le ſouffrir ; que Philis y tend des pièges, à l'aide d'une vertu feinte ; qu'Olympe y devient furieuſe, ſe voyant fruſtrée d'un rendez-vous.

Les Entretiens du Palais-Royal ;

excepté les deux premiers, n'ont nul rapport à ce Lieu; mais comme c'eſt la Promenade à la mode, il eſt tout naturel qu'on y vienne diſcourir ſur différens ſujets.

Ceux qui ſont la matière de cette Brochure ſe reſſentent d'un Lieu où les Promeneurs, comme les Babillards, cauſent ſans ceſſe des diſtractions: rien de lié, rien d'approfondi; &, pour ſe mettre à la mode, rien qu'on ne puiſſe parcourir dans un clin-d'œil.

Voilà comme il nous faut des Livres, ſi nous voulons entretenir notre amour pour la légèreté.

Je ne parle point du ton ſérieux & badin qui règne dans cet Ouvrage.

Si je faisois un Livre, disoit Henri IV., il y auroit de quoi rire, & de quoi réfléchir : il connoissoit les hommes.



LES



LES ENTRETIENS DU PALAIS-ROYAL.

LA PLURALITÉ DES MONDES.

Premier Entretien.

UNE de ces ſoirées délicieuſes, où le ciel parſemé d'étoiles, & la terre de fleurs, annonçoient l'heureux retour du Printemps, venoit de m'entraîner au Palais-Royal, quand je me vis aſſis près d'un Inconnu. C'é-

toit un Mylord, penſeur à la manière de ſa Nation, & preſqu'auſſi parleur que moi : bientôt nous ſentîmes le beſoin de nous communiquer nos idées, & mutuellement inſpirés par la lune, qui ſe jouoit à travers des feuillages, & dont les ombres brodoient ſur le ſable différens deſſins, nous rappellâmes les nuits ſavantes où Fontenelle voyageoit dans les Cieux.

Il y trouvoit au moins du monde, me dit ingénieuſement l'Etranger ; au lieu que dans des ballons on ne rencontre que des nuages & des courans d'air, ſouvent capables d'allarmer.

Quel dommage, ajouta-t-il, que le joli ſyſtême de votre Philoſophe ſoit mort avec lui, & que la pluralité des Mondes ne paſſe plus que pour une chimère !

Bon, lui répliquai-je, ce ſyſtême n'a jamais été plus en faveur ; & le Palais-Royal en eſt lui-même la meilleure preuve. Parmi tous ces

Promeneurs, n'en doutez pas, les uns habitent Vénus, les autres Mercure; ceux-ci Mars, ceux-là Saturne; car nous avons aussi des Astres sur la terre, quoiqu'un peu moins radieux que ceux qui brillent au Firmament.

Oh.... pour le coup, s'écria-t-il, je dirai que l'imagination françoise est la plus aimable folle qu'on puisse trouver.

Pas tant que vous croyez : si Vénus, d'après l'idée qu'on en conçoit, est un séjour embelli par les amours, un séjour ravissant dans l'ensemble comme dans les détails; ces Nymphes en gazes légères; ces Graces en jolis chapeaux, ces Adonis chamarrés de toutes couleurs, sont, sans doute, un diminutif du charmant tourbillon que Fontenelle appercevoit dans la planette de Vénus.

Ici, comme là, de précieux colifichets, de charmantes mélodies, de délicieux parfums, de séduisans minois, de brillantes pensées, de

jolis propos, d'artificieuſes parures; d'ingénieux coups-d'œil, d'éloquens ſoupirs, captivent les ſens, enchaînent les cœurs.

Et le parallèle vous ſembleroit encore bien plus frappant, ſi l'on vous montroit les Agréables de ce lieu, tels que les habitans de Vénus, ne marchant que dans la voie lactée, ne s'agitant qu'à l'aide des zéphyrs, ne ſe nourriſſant que d'ambroiſie, n'ayant que des nuits égayées par les ſonges les plus rians, que des matinées embellies par des reflets de lumière auſſi brillans que l'Arc-en-Ciel, que des journées dont le plaiſir a tiſſu les inſtans. . . .

Nos Angloiſes, me dit Mylord, renfermées dans les ſoins du ménage, ne pourroient croire à ces brillantes deſcriptions; mais auſſi deviennent-elles de bonnes épouſes, d'excellentes mères de famille, dont la conduite eſt au-deſſus de tout éloge.

Épouſes! mères de famille! juſte

ciel, quels noms! Autant de mots ſauvages parmi nous, depuis que des maîtreſſes & des nourrices nous en tiennent lieu; c'eſt bien plus commode: point de chaînes, point d'embarras. Il y avoit long-tems que l'amour de la liberté s'efforçoit d'éteindre le flambeau de l'hymenée; & il ne s'allume plus, que pour mettre un héritier dans les grandes familles; & encore ſa flamme, jadis ſi pure & ſi vive, ne répand-elle que de ſombres lueurs.....

Que dites-vous là?

L'on ne veut plus d'autres liens, parmi les gens du bon ton, que des treſſes de fleurs; d'autres ſoins que des plaiſirs, & dans une inſouciance dont on n'a pas d'idée, l'on ne connoît plus ce tendre amour pour ſa poſtérité. Pourvu que la femme ſe pare, que la mari diſſipe; l'avenir ira comme il voudra.....

Où me tranſportez-vous?

Au dix-huitième ſiècle, l'époque

des jolis principes & des beaux ſentimens. . . . .

Briſons ſur cet objet ; il m'allarme. Et la Planette de Mars, où la placez-vous ? . . . .

Ici même, chez ces reſpectables guerriers que vous voyez épars ; & qui, préférant la gloire à la richeſſe, n'ont d'autre bien que la bravoure & l'honneur.

C'eſt-à-dire, qu'ils ſont ici plus qu'ailleurs, parce qu'il n'en coûte rien pour ſe promener, & qu'en ſe mêlant avec les Nouvelliſtes, ils ont au moins le plaiſir de parler de leur métier. Quant à Mercure, j'aurois beſoin de vos yeux pour l'appercevoir. . . .

Contentez-vous d'ouvrir les vôtres, & vous verrez qu'il n'y a guère de jeune-homme qui n'ait viſité cette planette ; & peu de nos Médecins qui n'en tirent des revenus.

Vous verrez encore quelque choſe de plus ; les habitans de Saturne dans les avares, les uſuriers, les flegmatiques, les vaporeux, les frondeurs,

qui, quoiqu'épars ſur toute la ſurface du globe, viennent ſouvent ici traîner leurs inquiétudes & leur mauvaiſe humeur. Ils y paroiſſent comme des ſoucis dans nos parterres, comme des orties dans nos jardins, & ce qui fait rire les autres, les fait pleurer.

Je gage que vous les nommez Anglomanes? . . . .

A-peu-près : du moins penſons-nous qu'ils devroient habiter les bords de la Tamiſe, plutôt que ceux de la Seine. . . . .

J'aime votre ingénuité, quoiqu'un peu défavorable à ma Nation, qui ſe réjouit cependant à ſa manière, en ſe livrant, dans nos orgies, à une gaieté plus convulſive que la vôtre, mais beaucoup moins ſoutenue. Alors plus nous faiſons de bruit, plus nous croyons nous réjouir. Mais, où le Monde que vous nommez la Lune ſe trouve-t-il? . . . .

Ici, par-tout, éparpillé. Nul mortel dans ce lieu qui ne correſponde

plus ou moins avec cette fantaſque Planette. Eh ! ſans ſon ſecours, d'où nous viendroient ces modes, auxquelles on ne peut ſuffire ; ces inconſéquences qui nous rendent ſi légers ; ces Comédies biſarres, qui fourniſſent à nos loiſirs ; ces brochures ſémillantes, dont nous ſommes ſi follement amateurs. Comment, ſans ſon influence, pourrious-nous peindre, buriner, ſculpter tant d'extravagantes figures, tant d'objets étrangers, tant de caricatures incroyables. Il a bien fallu qu'elle nous modifiât ſelon ſes phaſes & ſelon ſes biſarreries, pour nous rendre ſuſceptibles de toutes les variétés poſſibles ; pour nous mettre dans une poſition où nous ne fuſſions jamais les mêmes.

Aller du blanc au noir ; ne connoître pas deux jours qui ſe reſſemblent ; paſſer d'un livre à l'autre, ſans en garder le ſouvenir ; faire l'amour pour s'en dégoûter ; n'entrer dans une compagnie que pour en ſortir ; n'achetter que pour brocanter ; égayer

les chagrins; chanter les malheurs; ne s'enrichir, enfin, que pour s'appauvrir. Convenez, Mylord, qu'il n'y avoit que la Lune qui pût produire ces raviſſans phénomènes ? . . .

Eh ! pourquoi, ſi vous connoiſſez vos torts, êtes-vous toujours inconſtans ?

C'eſt qu'au bout du compte, nous voulons l'être; les Dieux, les Déeſſes, la Nature, nous en ayant donné l'exemple. L'amour, la fortune, la renommée, la victoire, n'ont-elles pas des aîles qui nous apprenent à chérir l'inconſtance ? & les heures comme les jours, les nuits comme les ſaiſons, ne ſe diverſifient-elles pas continuellement ? Après les fleurs, les frimats; après les étoiles, les brouillards. . . . .

Voilà les François. Ils ſavent rendre aimables juſqu'à leurs défauts; & les juſtifier par les exemples les plus charmans. . . .

Convenez, Mylord, que vous ne feriez pas fâché de l'être ? . . .

Oui, ſans doute ! pourvu qu'on me laiſſât mon gouvernement. . . .

Eh ! qu'y a-t-il de plus changeant que votre Parlement ? de plus variable, de plus biſarre que toutes vos ſingularités, que vos motions ?

Pour nous, Mylord, conſtamment adorateurs de nos Monarques, conſtamment amateurs de notre Monarchie, toujours ſoumis à la même Religion, aux mêmes Loix; nous ne ſommes volubiles que dans la partie des modes & des plaiſirs, dont l'eſſence eſt de varier. Des délaſſemens monotones deviennent bientôt des ennuis.

Vous ne m'avez rien dit de la Planette de Jupiter ? . . . .

C'eſt l'aſyle de quelques Riches & de quelques Grands, dont l'œil ſuperbe ne s'abbaiſſe que par diſtraction ſur les hommes ſans fortune & ſans nom ; qui ſe ſépareroient même de l'eſpèce humaine, s'ils n'en avoient beſoin pour ſe faire ſervir, & pour entendre crier *Alteſſe*, *Excellence*,

Monſeigneur ; qui ne ſavent que mettre leur cachet & leur nom, & demander fièrement qu'eſt ça, quand on leur préſente un homme plein de génie & de vertus. Ils viennent promener ici trente-deux quartiers de nobleſſe, & ſoixante-quatre d'orgueil ; ſe faiſant voir dans les boutiques, moins pour achetter, que pour avoir l'air de protéger. . . . . c'eſt leur ton.

La charmante merveille ! Le Palais-Royal eſt donc un firmament nouveau, & la philoſophie de Fontenelle s'y trouve encore plus réellement que ſur la voûte azurée. . . .

Oh ! vous pouvez même ajouter que la ſcience de tous les Philoſophes qui le devancèrent y eſt généralement répandue.

Ma foi. . . . je ne m'y attendois pas. Comment, je devrai déſormais me perſuader que le François, que je ne crois rien moins que philoſophe, traîne ici chaque jour toute la philoſophie. . . .

Oui, ſans doute; & c'eſt-là ce qui fait le mérite & l'agrément de cette promenade enchantée. Tout bon obſervateur trouve ici la matiere ſubtile de Deſcartes, chez ces gens qui brillent, & qui n'ont rien; qui ſavent tout, & qui n'étudièrent jamais; qui ſont légers comme le zéphyr, dont le ſouffie ondule les campagnes & les rafraîchit. Il trouve ſes tourbillons dans ces têtes qui tournent à tout vent; dans ces eſprits qui ne ſe fixent ſur aucun objet; dans ces amantes, dont le cœur eſt plus variable que le baromètre même.

Tout bon Obſervateur trouve ici l'attraction de Newton; dans ce rapprochement d'épouſes & de Sigisbés, qui veulent, malgré l'opinion de leurs maris, démontrer la vérité du ſyſtême Anglois. Il trouve juſqu'aux atômes d'Epicure dans une foule de petits importuns, qui n'ont d'exiſtence que celle de s'accrocher à quelques gens de qualité, dont ils ſont à peine apperçus; à quelques complaiſans,

pour qu'ils leur payent un dîner ; à quelques femmes perdues, qui ruinent leur caractère & leurs mœurs.

Quant aux causes occultes des Anciens, si vous interrogiez nos Raconteurs, ils vous diroient comme elles ont été le mobile d'une multitude de mariages qu'on ne peut définir, de fortunes qu'on ne sauroit deviner, de réputations dont on ne connoît ni l'origine, ni le motif; d'intrigues & d'aventures dont chacun est le mobile ou l'objet.

Croirez-vous aussi que le fluide de Mesmer y est pour quelque chose? . .

Dites pour beaucoup. . . c'est lui qui donne le ressort à bien des liaisons qui paroissent avoir une source inconnue. . . .

Ainsi, votre Palais-Royal, que je croyois le centre de la frivolité, devient, d'après vos idées, le répertoire des systêmes les plus scientifiques, le sanctuaire de toute la physique. . . Oh! pour le coup, je serai plus que jamais son partisan, moi

qui aime les ſciences avec paſſion ; moi qui en fis toujours mes maîtreſſes les plus chéries.

Il faut pourtant, lui dis-je, en excepter deux ſyſtêmes, qui ne feroient pas fortune dans ce lieu : celui du Penſeur Mallebranche, qui voit tout en Dieu ; celui du ſongeur Berklei, qui n'admet point de corps, & qui ne reconnoît que des eſprits.

Et c'eſt ainſi que nous raiſonnâmes tout en folâtrant, & que je prouvai au compatriote du grand Newton que la bonne philoſophie ſympathiſe très-bien avec la gaîté.

Alors minuit ſonna ; & cette heure indue pour les Provinces, fut celle où une délicieuſe ſymphonie vint charmer nos oreilles ; mais pour ne pas déranger l'ordre de la Nature, nous gagnâmes notre manoir, avec promeſſe de nous réunir le lendemain à ſix heures du ſoir.

Comment, diroient ces êtres puſillanimes, qui n'ont point quitté leurs Provinces, & qui ſe méfient

de leur ombre même, comment faire connoiſſance ſi promptement !... Eh! oui, les hommes ſont nés pour ſe parler ; & l'on acquiert beaucoup plus en converſant avec des étrangers, qu'en feuilletant des in-folio. D'ailleurs, une entrevue n'eſt pas une liaiſon ; & ne ſait-on pas que la première fois qu'on vit ſon meilleur ami, on ne l'avoit jamais vu ; & que preſque toutes les amitiés, comme les mariages mêmes, ne durent leur exiſtence qu'au haſard?





LES MÉTAMORPHOSES.

SECOND ENTRETIEN.

LE rendez-vous eut lieu ; la parole, entre gens d'honneur, vaut un ferment. Il n'y avoit point de ſpectacle, & tout Paris ſe rendoit au Palais-Royal ; le Fauxbourg Saint-Germain, le Marais, & même l'iſle Saint-Louis, accouroient par pelottons. On les diſtinguoit à leur coſtume, ainſi qu'à leur maintien. Nous vîmes des étrangers deſcendre de leurs voitures encore tous couverts de pouſſière & de ſueur, & venir rendre hommage au Palais-Royal avant d'avoir choiſi un Hôtel ou ſe gîter. C'eſt le ralliement de l'Europe, de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Aſie, depuis la lettre de convocation qui leur fut adreſſée l'an dernier ; & je ne doute pas

qu'avant dix ans, le Mogol, l'Empereur de la Chine, le Sultan ne s'y promènent dans tout leur luxe oriental. Il ſuffit, d'ailleurs, d'en donner commiſſion à quelque charlatan ; il y en a maintenant d'aſſez experts pour avoir les morts, comme les abſens, à volonté. Notre converſation s'ouvrit par une demande, que me fit l'Anglois, & qui ſembloit toute naturelle. Sans doute, dit-il, tout ce monde que j'apperçois eſt très-opulent, & très-qualifié. . . . . Sachez, Mylord, lui répondis je avec naïveté, que Paris eſt le ſeul pays du monde, où l'on ait le magnifique talent de donner de la grace au moindre chiffon; qu'on y ſemble paré, lorſqu'on eſt à peine vêtu; que les plus élégans doivent preſque toute leur opulence aux Tailleurs; qu'un ſeul habit, plus d'une fois, ſervit à deux amis, & que l'un étoit malade, quand l'autre ſe portoit bien. L'indigence, ſur-tout ici, eſt mère de l'induſtrie; l'on n'y met pas moins d'art à maſquer la

misère, qu'à ſe faire un viſage à l'aide d'une toilette recherchée. . . .

L'élégance ſupplée parfaitement à la parure. La petite Bourgeoiſe fait des révérences à la Ducheſſe, la fille prend le coſtume de la Cour; & c'eſt l'hiſtoire du phoſphore, qui, formé d'une vile matière, a le plus grand éclat. . . . . .

Je vois, dit Mylord, que cela va nous amener à des métamorphoſes, auſſi ſurprenantes que celles d'Ovide.

Vous l'avez deviné; & cela doit d'autant moins vous ſurprendre, que par-tout où la multitude abonde, il y a des hommes de toute eſpèce, des femmes de toutes couleurs, & que leurs portraits à quelques nuances près conviennent à tous les ſiècles. Qu'on vienne ici avec les caractères de la Bruyere à la main, & l'on y trouvera les originaux, les intrigans, les coquettes qu'il a dépeints. Auſſi ne fut-il jamais défendu de faire des tableaux, pourvu qu'ils ne bleſſent point l'honnêteté. Ainſi, parmi ces

femmes que vous voyez ſi bien parées, il y en a qui ont mis leur gain & leur réputation à fond perdu; d'autres qui convoitent vos guinées, & qu'on prendroit pour des Ducheſſes, ſans la trivialité de leurs expreſſions. Toute fille entretenue, contrefait difficilement la Femme de qualité.

C'eſt-à-dire, répliqua l'Anglois, que nous allons aſſiſter à un bal maſqué?

Bravo, vous ſaiſiſſez la choſe au mieux, & vous en ſerez encore plus convaincu, quand je vous informerai que ce joli Monſieur, qui ſe pavane, & qui ne s'annonce que par le cliquetis de ſes breloques, & des airs de protection, ſort de chez un maître où il a pris ces tons. Il avoit un bon modèle; l'homme le plus fat, & le plus ſot, qu'il ſe fait gloire de copier.

Mais ce viſage de qualité! comme l'a-t-il attrappé? car il faut l'avouer, ſes yeux, comme ſon front, ne ſont nullement roturiers......

Sa mère aura fait la ſirène, & quelque Seigneur aura donné dans la ſéduction. Les ténèbres favoriſent tant de myſtères différens, qu'on diroit que le ſoleil & la nuit ſe donnèrent le mot pour faire régner tour-à-tour la licence & la pudeur.

Et cette magnificence qui éclatte ſur tant d'élégans que je vois ici, dure-t-elle long-temps ?....

Peut-être un ſeul jour. J'entrevois le Mont-de-Piété, qui attend leur dépouille ; c'eſt là que la plûpart de nos agréables vont dépoſer les marques de leur grandeur. On leur donne moitié de ce que valent leurs effets ; & des reconnoiſſances qu'on ne reconnoît plus, parce qu'on eſt hors d'état de les retirer. ....

Quelle bizarre alternative, qui excite tout à la fois le rire & la pitié! Nos jeunes gens ne donnèrent jamais dans de pareils écarts ; leur caractère comme leur éducation les en garantit.

Mais vous ne dites pas qu'ils ſont auſſi leſtes que les perſonnages de

Curtius. Toujours un œil morne, toujours la même attitude.

Quelle eſt cette perſonne qui nous regarde ; ſans doute une femme de la première diſtinction ? J'en juge par tous les merveilleux qui l'environnent. — Point du tout, mais une femme en crédit, qui força l'entrée du temple de la fortune, & qui s'y gliſſa. Son origine, ſon eſprit, ſon nom, tout cela garde le plus grand *incognito* ; mais ſa faveur eſt au plus grand jour. Les petits l'encenſent, les grands la viſitent juſqu'au moment où quelque chûte la remettra dans la foule, pour juſtifier l'inconſtance du ſort. —

Et cette Prude en cornette platte, en habit brun, qui ſe promène d'un air diſtrait, ne ſeroit-elle pas une plaideuſe, ou quelque mijaurée qui affecteroit la ſingularité ? . .

Voilà comme on ſe trompe ; heureuſement tout ce qui ſe trouve ici, n'eſt pas de mauvais aloi. Il y a des métamorphoſes qu'on ne peut voir

ſans admiration. Celle-ci eſt occaſionnée par des malheurs, qui ont réduit cette Veuve eſtimable à ſe parer de la ſimple modeſtie; elle a vendu ſon équipage, ſes habits, ſes bijoux, pour faire honneur aux dettes d'un mari diſſipateur ; & ſe refuſant aujourd'hui preſque le néceſſaire, elle n'a d'autre richeſſe que ſa vertu. Elle promène ici quelquefois ſa philoſophie, ne s'affligeant que d'avoir perdu les moyens d'obliger.......

Vous me touchez .... Voici une bourſe, pourroit-on la déterminer à l'accepter...

Ah! Mylord, avec de tels ſentimens, plutôt le parc de Londres, tout triſte qu'il eſt, que le Palais-Royal malgré ſa gaîté; l'on n'accepteroit point votre offre, & vous en aurez le mérite.... ſans qu'il vous en coûte rien — ....

Vous ne me ferez sûrement pas le même éloge de ce babillard qui fronde ici près de nous, vos Artiſtes & vos Auteurs : que m'en direz-vous ? ...

Qu'il arriva l'an dernier, ne fachant s'il deviendroit marchand, Chirurgien, Auteur ; qu'il préféra le dernier parti, & que dans une nuit il eut de l'efprit ; que dans un jour il fit un livre, & que dès le lendemain il fe déchaîna contre les Poëtes, les Orateurs, les Moraliftes, les Hiftoriens qui ont le plus de réputation. On le croit fur parole, & maintenant il eft un Perfonnage dont le favoir a d'autant plus de Prôneurs qu'il eft tout neuf ; il ne lui manque que de perdre l'accent de fon pays & d'apprendre l'orthographe. Bagatelle, pour un homme dont le génie a pouffé fi promptement, & qui ne défefpère pas d'avoir un jour le fauteuil ! . .

Qu'apellez-vous, fauteuil ? . . .

Le trône des Auteurs, & tout fimplement le fiège qu'on obtient à l'Académie ; les uns à force de mérite, les autres par leurs importunités . . . Qu'importe, au refte, comme on y entre, pourvu qu'on y foit bien affis, & qu'on puiffe y dormir ?

Je ſuis impertinent dans ma manière de queſtionner ; mais votre politeſſe me rend importun. J'aimerois à connoître cette femme que j'entrevois dans le lointain. Levons nous, ſi cela vous convient ; & tout en nous promenant, nous en approcherons. — Son rire me paroît auſſi modeſte, que ſon maintien. —

C'eſt tout ſimplement la fille d'une fille ; mais qui honteuſe des déſordres de ſa mère, voudroit les réparer. Elle vit décemment du peu que ſon travail lui rapporte, & ſa ſageſſe n'eſt point un rôle étudié. Si elle ſe pare, ce n'eſt que par amour de la propreté : un Seigneur lui promit toutes ſes richeſſes, & pour s'en débarraſſer, elle chargea la vertu de lui donner ſon congé. La réponſe fut fière : je l'ai lue.

Je parlois encore, lorſqu'un élégant dont les oreilles & les pieds offroient à la vue les boucles les plus extraordinaires, nous aborda ; il avoit

avoit un de ces chapeaux en forme de cloche, qui n'ont jamais bien coëffé personne ; un de ces gilets où les poches touchent presqu'au menton. Il nous fit quelques calembourgs qui sont toujours pitoyables, quand ils vont jusqu'à deux ; il nous répéta quelques bons mots qu'il fète toujours avec octave. Il disoit à chaque phrase, ma parole d'honneur : langage ordinaire à tous ceux qui n'en ont pas. Deux montres enrichies de brillans passoient successivement entre ses mains, une large bague flattoit son orgueil, lorsque son frère, honnête Procureur, vint à passer. Alors mon homme disparut, pour éviter la honte de fraterniser d'une manière aussi bourgeoise. —

Nous rîmes beaucoup d'un Agréable, qui avoit des talons rouge, & point de souliers. Il étoit dans sa mue, jusqu'à ce qu'une heureuse chance au jeu lui rende son plumage & son orgueil.

Ces vicissitudes, quoique singu-

lières, me semblent bien fréquentes parmi vous . . . . Oui, Mylord, l'année n'a que quatre saisons; mais pour un jeune homme à la mode, elle en a vingt-quatre. A chaque quinzaine, nouvelle manière d'exister pour le physique, comme pour le moral. On passe alternativement d'une mauvaise gargotte à la table d'un fin restaurateur; l'on étale tour à tour les livrées d'un luxe insolent ou d'une triste indigence; & dans le tourbillon d'une vie si variée, beaucoup d'heures où l'on veut se tuer : c'est du moins un propos. Quelques femmes qui vivent d'une scandaleuse industrie, empêchèrent plus d'une fois nos élégans de mourir d'inanition. — . . . .

Ainsi leur fortune est sans appui. Ce vuide fait horreur — . . . . .

A vous qui ne savez pas que la souplesse, & l'industrie sont ici des terres en valeur. Le Public ne manque jamais, & c'est sur lui qu'on se fonde. Le Parisien est facile; avec des titres, des valets, on obtient

de lui ce qu'on desire, & sur-tout si l'on est arrogant. Le plus sot a des ressources, quand la vie en dépend. On en voit la preuve dans cet Agréable, qui porte le deuil d'un père encore vivant, à dessein de trouver du crédit; dans cet Abbé qui vient de subir l'inoculation, espérant qu'il seroit défiguré, & que ses créanciers ne pourroient plus le connoître.

Il existe outre cela des hommes de deux professions; il y en avoit un qui, Maître de Langue dans le Fauxbourg Saint-Germain, & Médecin dans le Marais, savoit doubler sa personne très-adroitement.

Nous avons aussi nos métamorphoses, me répondit, Mylord; mais nous taillons dans le vif. Ce ne sont pas des marionettes comme celles-ci, qui ne prêtent qu'à la plaisanterie. C'est, par exemple, un Cromwel qui devient Roi. . . . .

De pareilles révolutions nous sont heureusement inconnues, & nous

aimons beaucoup mieux voir une femme décrépite se changer en nymphe élégante, un clerc de Procureur se transformer en Marquis, une Soubrette se donner pour femme de qualité; que de voir un rebelle devenir tyran. Nos métamorphoses ne sont que divertissantes; ce sont de jolies mascarades, que les modes ou les intrigues mettent sur la scène.

Telle est l'histoire de cette femme que nous avons déjà rencontrée sous les arcades, & qui, changeant d'amant, de nom, de quartier toutes les semaines est toujours ancienne & toujours, nouvelle; qui pour se rendre encore plus bisarre, a des chiens d'hiver & d'été, & qui pour paroître encore plus jolie, ne manque jamais de se promener avec une laide qu'elle soudoie ....

Si cette mode peut prendre, voilà une ressource assurée pour les femmes disgraciées de la nature....

Je vois qu'il ne faut qu'une promenade au Palais-Royal, pour apprendre bien des secrets, & pour y

devenir tout ce qu'on veut ; mais comment cela ſe fait-il ?

Par enchantement, n'en doutez pas . . . il y a des miaſmes de charlatanifme répandus dans l'air, & il s'enſuit une métamorphoſe, un phénomène, un prodige ; on s'ennoblit, on ſe ſpiritualiſe, on ſe rajeunit ; & rien ne coûte au génie qui nous traveſtit, quand nous voulons être quelque choſe. Il y en a qui ſe trompent dans leurs calculs, & qui finiſſent d'une manière qu'on peut appeller ſurnaturelle.

Mais, approchons-nous de cette Prude ; il ne lui en a rien coûté, que quelques aulnes de taffetas brun, qu'un air refrogné, qu'un évantail noir, qu'une cornette ſans prétention, pour avoir droit d'inſulter toute la terre, pour ſe croire un prototype de vertus. Tout ce qui paſſe devant elle, ne ſera point épargné. Vous l'entendrez dire que celle-ci n'a point payé ſa parure, que celui-là ſort de priſon ; & quant à cet homme ſi mal vêtu,

ce ſont des procès & des projets qui l'ont conſumé. Toujours au moment de palper un million, il ne trouveroit pas une obole.

Eh bien! me dit Mylord, tout cela vous fait des fonds de comédies, & c'eſt ici que ceux qui travaillent pour vos ſpectacles, viennent ſans doute eſquiſſer leurs portraits. Croyez-vous, par exemple, que ces jeunes gens moitié gris, moitié noirs, & qui me paroiſſent flotter entre un bénéfice ou une épouſe qu'ils pourſuivent, ne prêtent pas à la bonne plaiſanterie? Comme votre Moliere en eût fait une pièce intéreſſante!....

Oh! j'en conviens, tout eſt ici pièce à tiroir, étourderies, myſtères, intrigues, ſingularités, autant de ſujets propres à réjouir la Ville & les Fauxbourgs. Les Drames mêmes naiſſent ici; & lorſqu'ils ont pris tous les ſymptomes d'une tendreſſe douloureuſe, on les produit ſur les théâtres....

Effectivement, je crois voir en face

de nous quelques Beautés larmoïantes, & quelques ſoupirans qui les accompagnent; ils en ont au moins le coſtume .... C'eſt le reſte d'un enterrement, & qui vient ſe débarraſſer ici des idées lugubres; on les ſecoue le plutôt qu'on peut, & je ne connois de perſonnages inconſolables, que des avares qui ſont obligés de perdre ou de donner.... Comment! l'amour n'excite point dans Paris quelque triſteſſe incurable?...

Il y a long-tems que nous ne connoiſſons plus que des amourettes. On ſe dédit de la paſſion la plus violente dans l'eſpace de vingt-quatre heures, comme on ſe dégoûte d'une coëffure; le cœur & les yeux veulent toujours du nouveau. Ce fut affaire de convention entre les deux ſexes, & perſonne ne s'en plaint. Il feroit beau voir un François filer l'amour, ainſi qu'un Eſpagnol! On avoit jadis des paſſions ſi longues, qu'il eût fallu trois ſiècles bout à bout pour les ſatisfaire; maintenant on ſe dépêche d'ai-

mer, comme de vivre, & par ce moyen les cœurs ſe métamorphoſent ainſi que les perſonnes.

Cela s'appelle aimer à la manière des oiſeaux, dont les amours ne durent qu'un printems.

Mais l'on ſe fait une réputation d'homme volage & léger; choſe d'autant plus blamable, diſoit Pope, qu'il n'y a que la ſolidité qui donne de la conſidération, & qu'il faut des années pour en acquerir....

Nous ſommes ici bien plus leſtes. Voyez, par exemple, nos jolis Auteurs, nos aimables Poëteraux, ſortant de leur coque, comme le ver à ſoie, voltigeant autour du parnaſſe ſans jamais y entrer & ſe faiſant néanmoins des réputations au bout de quelques jours. — Eh, que diſent vos Hommes de génie de ces attentats faits à la gloire?

Ils s'en amuſent, ils croient voir une pièce où le valet ſe traveſtit en Seigneur. Ils ſavent qu'en faiſant une Epigrame, on a droit de fronder l'u-

nivers, & que si l'on a l'honneur d'être placé dans le *Mercure*, on se croit au pair des Académiciens.

Mais je vois qu'il y a peu de personnes parmi vous, que le mérite métamorphose utilement.

Pardonnez-moi, j'en connois plus d'une à citer; témoin, cet homme à lunettes qui lit attentivement. C'est un être que la gloire a pris par la main, & qu'elle a fait connoître. Il n'avoit de liaison qu'avec la science, qu'avec la modestie; & des gens éclairés lui ont procuré un emploi, qu'il remplit avec éclat.

Un pareil individu, semble un être céleste en comparaison de ces audacieux qui croissent en orgueil, à proportion de leurs bassesses; & qui des mémoires les plus flétrissans, s'en feroient volontiers des habits, pour que chacun les lût : en comparaison de ces petits brocanteurs de bénéfices qui se glissent dans les meilleures sociétés comme des vents cou-

lis ; & qui laiſſent à douter comment ils ont entré . . . .

Mais ce qui me réjouit le plus, dit Mylord, c'eſt ce Charbonnier qu'on me montra l'autre jour, & qui par le moyen d'une femme riche qui l'idolâtre, eſt devenu blanc comme un cygne, & ſe donne maintenant les airs de Marquis ; c'eſt cet Abbé qui prend le coſtume d'un Capitaine de Dragons, lorſqu'il va trouver ſon Confeſſeur ; penſant qu'un habit d'Officier eſt un excellent paſſe-port pour ſes péchés.

Nous allâmes continuer notre converſation près d'un homme qui étoit le plus déguiſé du lieu ; un brave Procureur qui contrefaiſoit l'homme de bien, pour engager dans un procès une femme qui arrivoit de province, & qui l'écoutoit comme un envoyé du ciel : il ne lui parloit que probité.

On nous fit voir un Abbé, que l'amour de la ſolitude avoit rendu

l'homme le plus érudit. Il venoit à la dérobée prendre une demie-heure de récréation, pour aller ensuite se concentrer au milieu des *in-folio*.

C'est lui qui jadis livré au tourbillon du monde, avoit cru devoir troquer les futilités du siècle, pour de sages réflexions ; & qui se trouvoit à merveille d'un pareil marché. Il paroissoit un homme gothique entre mille petits individus qui ne méritoient pas de l'approcher. C'est un aigle, me disoit Mylord, parmi des Roitelets.

Nous joignîmes un Magistrat dont l'éloquence nous ravit; & cela nous dédommagea des futiles propos qu'on entendoit de toutes parts. Il n'y a pas de conversations aussi décousues que celles du Palais-Royal. Toujours nouveaux visages, & toujours nouveaux sujets de discourir; aussi peut-on dire avec raison, qu'il n'y auroit rien de plus bizarre & de plus curieux qu'un livre où tout cela seroit rassemblé.

Mais ce qui nous révolta, ce furent

quatre-vingt mille livres de rente ſous un pourpoint qui ne valoit pas une piſtole. Le malheureux qui les avoit, prêtoit encore à la petite ſemaine, & n'oſoit manger dans la crainte de mourir un jour de faim. Il alloit dévorant des yeux tous ceux qui étoient bien habillés, & ſe plaignant du luxe dont il paroiſſoit offuſqué.

Un neveu prodigue le ſuivoit & ſembloit lui dire : j'ai placé toutes mes ſottiſes ſur ton coffre-fort, & je penſe bien qu'en s'ouvrant il les acquittera. Mais à force de ſe réjouir, quoiqu'il n'eût que vingt-ſept ans, il étoit plus décrépit que le vieil uſurier. C'eſt ici la mode; les jeunes-gens eſcomptent leur jeuneſſe, de manière que la vieilleſſe les atteint avant la virilité. Ils ne digèrent plus, ils n'oſeroient ſouper; & l'on diroit, en les voyant, que ce ſont des ombres qui ne ſont que paſſer.

Mais l'objet qui termina nos réflexions, & qui nous ſembla le plus divertiſſant de la ſoirée, fut une Pro-

vinciale, que des réjouiſſances publiques avoient attirée dans Paris. Ne trouvant perſonne qui voulût lui donner la main, à raiſon d'un mari bourru qui ne conſentoit point à ſon départ, elle fit donner quelques leçons de danſe à un joli porte-faix, après l'avoir fait richement habiller. Elle arriva, toute glorieuſe d'avoir un Ecuyer; & pour completter la métamorphoſe, elle loua nuitamment, & très à la hâte, une robe tiſſue d'or & d'argent, où l'indécence avoit brodé tous les volatiles & tous les quadrupèdes, dans des attitudes ſi révoltantes, qu'un œil chaſte n'oſoit les fixer.

C'eſt dans cet accoutrement qu'elle parut à un bal paré; & c'eſt alors qu'un Plaiſant lui dit: Madame, nous ne connoiſſons que ſept péchés mortels; mais il y en a ſur votre robe plus de cent.

Elle regarde, & toute effrayée de voir des rapprochemens d'animaux, qu'on ne pouvoit ſoupçonner, ſes

pieds, plus agiles que des aîles, la tranſportèrent loin de la ſalle, où chacun s'amuſoit à ſes dépens.

La voilà, dis-je à Mylord, qui paſſe, en grand noir, ne voulant plus porter d'autre robe que de cette couleur, dans le crainte, ſans doute, d'y être encore attrappée.

Son Ecuyer étoit devenu ſon laquais; il eſt juſte qu'on reprenne ſon état.

Mylord, quoiqu'Anglois, rioit à gorge déployée; & il étoit ravi de voir que ſans être au théâtre, il trouvoit la comédie; mais, il ne put revenir de ſa ſurpriſe, lorſqu'au moment où il me diſoit: le ſpectacle ſeroit complet, ſi nous avions la tragédie: j'apperçus une Elégante, qui plaidoit en ſéparation contre un mari biſarre, dont la conduite étoit inouïe.

Elle ſe plaignoit ſur-tout, de ce que voulant l'obliger à traire les vaches à la Terre dont il étoit Seigneur, il l'avoit enfermée trois jours & trois

nuits dans une étable, penſant que la ſoif & la faim, l'obligeroient à prendre ce parti. Une fille de condition ainſi vexée! une petite maîtreſſe, qui ne trouvoit jamais un appartement aſſez bien meublé! une élégante, dont la délicateſſe exigeoit les plus petits ſoins! on préſume quelles furent ſa rage & ſes larmes. Tout le Village, inſtruit de cette ſcène, ſe déclara l'accuſateur du tyran. Elle avoit pris le lait tellement en grippe, que la vue d'une bavarroiſe la fit tomber en ſyncope; & c'eſt à ce ſujet qu'on nous raconta ſon hiſtoire : les grands événemens par les petites cauſes.

Nous terminions le chapitre des Métamorphoſes, lorſqu'un Aventurier, qui avoit exercé quatorze états différens, & tous diamétralement oppoſés, nous ſouhaita le bon jour. Son génie, comme le verre à facettes, étoit un multipliant; il avoit tant appris de choſes, qu'il ne ceſſoit de raconter : mais, outre que ſa mémoire étoit une bibliothèque renver-

ſée, le flux de ſes paroles l'empêchoit toujours de finir une hiſtoire ; il nous parla de Gédeon & de Waſingthon, comme s'ils étoient contemporains.

Je voyois que Mylord eût voulu tranſporter le Palais-Royal à Londres, tant il le trouvoit récréatif ; mais, il convenoit qu'il n'étoit que cohue, lorſqu'on n'en ſavoit pas les hiſtoires. Il eût deſiré qu'on lui eût appris les intrigues ſecrettes des différens Promeneurs : mais je lui dis, alte-là. . . . .

Je ſuis trop peu curieux d'apprendre les intrigues du tems, & trop honnête pour les révéler. — Des ſecrets confiés à la nuit, doivent demeurer dans les ténèbres. C'eſt ſe rendre criminel de leze-ſociété, que d'aller chercher dans les conſciences, comme dans les familles, des anecdotes, que l'amour de nos ſemblables doit enſevelir pour jamais.

Je me ſouviendrai toujours de ce qu'une femme de la Cour diſoit à ſon neveu, dont l'ame inclinoit vers

la ſatyre : vous avez trop d'eſprit pour être méchant.

C'eſt effectivement en manquer, que de s'exercer ſur une matière qui rend l'homme le plus ſot éloquent. On a toujours de l'eſprit, quand on ſe permet de tout dire.

Une pluie qui ſembloit tamiſée, tant elle étoit fine, nous diſperſa, & nous apprit qu'il en eſt d'un beau jour dans Paris, comme du ſerment d'une coquette, auquel il ne faut pas ſe fier.





LES PRONEURS.

TROISIÈME ENTRETIEN.

IL eſt dans le cours de la vie des journées languiſſantes qu'on abandonne à l'inſouciance, & conſéquemment à l'oiſiveté : on traîne ſon ame; & c'étoit ma ſituation lorſque je me rendis à ce Palais-Royal, qu'il faut au moins viſiter une fois le jour, ſi l'on ne veut heurter ni la mode, ni le bon ton.

J'y pris une chaiſe, n'ayant pas le courage de me promener. Une Comteſſe, née à Varſovie, ſe trouve aſſiſe près de moi, m'adreſſe la parole, & me fait une queſtion qui en amene une autre. Elle étoit ſingulièrement inſtruite; & notre converſation s'anime de manière à me cauſer le plus vif intérêt : mon eſprit revient à lui-

même ; mon ame ſe réveille ; je m'apperçois d'une curioſité qui n'avoit rien de commun avec le bavardage, & qui acheva de me perſuader que le ſexe, aimable en tout pays, s'applique en Pologne aux connoiſſances utiles.

Après différens propos, nous en vînmes à l'eſprit qui régne aujourd'hui dans nos ſociétés. Notre aimable Etrangère, me dit toute étonnée ; plus je les fréquente, & plus je vois que la manie de ſe louer ſoi-même, eſt devenue votre péché mignon. L'orgueil perce à travers des équivoques & des bons mots, dont vos hommes du jour me paroiſſent extrêmement avides . . . . .

Il ſeroit ſans doute étonnant, lui répondis-je avec ingénuité, que nos propos ne ſe reſſentiſſent point de notre légéreté. C'eſt moins la vanité que le défaut de réflexion, qui nous fait commettre de pareilles indiſcrétions, quoique nos beaux eſprits aient toujours été friands d'éloges. Il y a quelques années qu'on avoit des prôneurs, au-

trement des troupes légères, que l'orgueil mettoit en avant, pour faire des réputations ; mais soit qu'il ne s'acquittassent pas de leur commission avec assez de chaleur ; soit qu'ils exigeassent trop de reconnoissance, & de remercîmens ; on a pensé qu'en se louant soi même, il en coûteroit beaucoup moins, & qu'on seroit beaucoup plus sûr de son fait....

De-là, parmi tant d'Auteurs différens, ce jargon de fatuité que l'homme modeste a peine à comprendre, & qui les rend insupportables dans le commerce de la vie. Il y en a peu qui ne vous parlent de leurs ouvrages avec l'enthousiasme d'un amant pour le portrait de sa maîtresse : rien de plus beau, rien de plus merveilleux. Celui-ci prétend que tout le feu du génie se trouve dans un drame qu'il va faire paroître ; celui-là, que personne au monde n'a mieux traité le sujet qu'il a choisi pour la matière de son ouvrage, Tandis qu'un autre se targue d'un

mérite postiche, & n'ose louer les hommes célèbres, dans la crainte que cela ne soit pris sur les éloges qu'il s'approprie. Tel est l'usage du jour. On trafiquoit du moins autrefois les louanges, & chacun y participoit; mais aujourd'hui l'on veut tout pour soi-même, & pour peu qu'un homme soit modeste, il est étouffé par l'orgueil.

Ne croyez pas, m'observa l'aimable Etrangère, que nous n'ayons pas en Pologne une dose de vanité; l'amour-propre ne trouve pas mal son compte dans un pays renommé pour ses grandes richesses, pour ses grands Seigneurs, & où l'éloquence républicaine se montra toujours avec avantage; mais tout personnage, quelque éminent qu'il puisse être, s'aviliroit à nos yeux, s'il osoit se louer lui même. Je trouve dans cette conduite un ridicule mille fois moins excusable que la stupidité; & j'aime encore mieux une bête de bonne foi, qu'un fat Ecrivain, qui se prévalant

de ſon mérite, prend toujours l'octave; ramène tout à lui, & paroît n'exiſter que pour s'admirer. . . . .

Cependant, Madame, vous êtes trop au fait de nos anecdotes, & de nos mœurs, pour ignorer qu'on a traduit plus d'une fois ſur nos théâtres les petits orgueilleux, & nommément les Prôneurs : témoin cet Abbé, qui dans la pièce du Cercle, veut toujours lire ſon ouvrage, & ſe voit toujours interrompu. Il eſt obligé de remettre triſtement ſon mérite dans un étui; de renvoyer à l'ordinaire ſuivant, les complimens qu'il comptoit ſavourer.

Malgré cela, je crains qu'une trop grande eſtime de ſoi-même, ne devienne un vice irrémédiable. Il y a depuis quelque tems une conjuration contre la modeſtie; & c'eſt le bel eſprit qui a juré ſa perte. — Les Nobles du tems de Boileau, ne ceſſoient de parler de leurs titres, & de leurs généalogies: aujourd'hui qu'on ſe met à l'aiſe du côté de la Nobleſſe, ſoit à

raiſon des fréquentes méſalliances qu'occaſionne la cupidité, ſoit parce qu'on ne met plus de différence entre le Gentilhomme & le Roturier: on fonde ſa gloire ſur des écrits. Idylles, poëmes, pièces de théâtre, eſſais, diſſertations, mémoires ſur les gouvernemens, plans d'éducation; voilà maintenant nos armoiries.

Tant il eſt vrai, s'écria notre charmante Polonoiſe, que l'orgueil ne ſe perd jamais. On diroit qu'il a ſes boutures comme l'œillet, & qu'il repouſſe de même. Mais du moins autrefois l'on avoit l'air de le fouler aux pieds.....

Encore ſi les prôneurs de leur propre mérite, laiſſoient aux autres le moment de parler; mais toujours occupés de leur gloire, ils dévorent en ſecret quiconque les interrompt. Rien de beau, que ce qui leur eſt réverſible : point d'eſprit, ſi l'on n'eſt leur panégyriſte, ou leur complaiſant; leurs paroles ſont des oracles;

leurs ſaluts des airs de protection : & s'il leur arrive, diſoit Scaron, de donner une once de louanges, c'eſt pour en avoir une livre. Ils devroient au moins ſavoir que le *moi* dont ils ſe parent, & que Paſcal a ſi bien rabaiſſé, ne convient à perſonne; & que ſi la façon d'un livre donnoit le droit d'être impertinent, ce ſeroit une pauvre qualité que celle d'Auteur.....

Ce qu'il y a de fâcheux, reprit la Comteſſe, c'eſt que nous les gâtons nous-même par l'enthouſiaſme avec lequel nous les recevons. Auſſi ne manquent-ils jamais de s'accrocher à quelque Grand, & de le citer à tout propos, pour mettre le comble à leur orgueil.

Il eſt vrai que celui-ci n'auroit ni auditoire, ni réputation, ſi quelque Ducheſſe n'eût mis en vogue ſes ſermons que celui-là ſe morfondroit encore; dans les anti chambres, ſi ſon audace ne l'eût emporté ſur ſon ſavoir;

voir ; mais d'un pas ferme il s'avance, & laiſſe loin de lui les Ecrivains les plus méritans.

C'eſt-à-dire, qu'il faut oſer aujourd'hui, pour parvenir ; je ne ſuis plus étonnée qu'un de vos Auteurs, qu'on m'a nommé, ſe ſoit adreſſé à lui même une Epitre Dédicatoire qu'il ſuppoſa venir des pays lointains, & qu'il en ait fait la baſe de ſa réputation.

J'ai remarqué qu'il y avoit auſſi parmi vous, une manière de ſe vanter, qui, quoique muette, eſt plus forte que les paroles mêmes ; une morgue, que certains perſonnages affectent, & qui les empêche de rire & d'applaudir. Les meilleures choſes leur ſemblent inſipides, dès quelles ne viennent pas de leur cru ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que ſouvent ils n'ont ni ſavoir, ni goût, & qu'en ſe renfermant dans leur propre mérite, ils ſont logés très-à l'étroit. Le fat qui prône ſes talens, eſt peut-être encore moins ridicule.

Attendroient-ils une refonte de l'univers, qui le rendroit plus digne de leur suffrage & de leurs regards? La gloriole est capable de toutes les illusions; je voudrois au moins avant que ce changement de scène arrive, qu'on créât parmi vous une Académie qu'on nommeroit celle des *Modesti*. Il leur seroit ordonné par leurs statuts de ne louer que le bien en général : abstraction faite de tous les individus....

Ah! Madame, cela n'existeroit que deux jours; ou cela perdroit le nom d'Académie. Il est de l'intérêt de pareils corps de toujours se louer; c'est un dédommagement du tort que peuvent leur faire les satyres & les envieux. Autrement, on ne verroit pas à chaque séance une cassolette de parfums dont l'enivrante vapeur gagne tous les rangs. L'on a soin de faire intervenir jusqu'aux morts dans ces solemnités, comme s'ils étoient encore susceptibles d'amour propre; & si ce ne sont

pas des fléches, des carquois, des vivres qu'on met ſur leur tombeau, comme ſur celui des Sauvages; c'eſt au moins avec des phraſes recherchées, & des expreſſions auſſi rares qu'exquiſes, qu'on a ſoin de cajoler leur mémoire....

Vos ſociétés maçoniques ont bien profité de ce ſéduiſant exemple. C'eſt à qui ſera l'orateur d'une loge pour louer éperduement tous les frères, & ſur-tout le *vénérable.* J'ai lu quelques-uns de leurs diſcours, & j'ai peine à concevoir juſqu'à quel point ils ſe préconiſent. Un Maçon eſt un Dieu, leur ſociété un Ciel; & comme dans l'Alcoran, tout ce qui n'eſt point initié à leurs burleſques cérémonies, eſt un profane, & quelque choſe de pis....

Eh, que diroient-ils pendant des heures entières, s'ils n'avoient cette reſſource? Mais pour vous prouver combien l'on aime aujourd'hui les éloges, & comme dans ce genre on ne ſe refuſe rien; voici un fait qui

ne ſera pas hors de propos, & qui quoique ſingulier n'en eſt pas moins vrai. Il s'agit d'un Poëte ridicule, qui fortement infatué de ſes œuvres, s'aviſe de faire la Comédie la plus platte, & la plus mal conçue ; & qui ne pouvant obtenir les ſuffrages du public, veut les avoir à force ouverte. Il prie des Officiers Suiſſes, qui ſe trouvoient en garniſon dans la ville où ſe paſſoit la ſcène, de ſe placer au parterre, & de s'y rendre tellement maîtres des langues & des mains, qu'il n'y ait que des applaudiſſemens, & des éloges.

On les vit en conſéquence diſperſés de tous côtés, menacer d'un air de courroux, quiconque feroit mine de ne pas approuver. Leur ſabre flamboyant, n'étoit pas moins redoutable que leurs regards ; & la pièce eût d'autant plus de ſuccès, que des Grenadiers ſe mirent de la partie ; & qu'en relevant leur mouſtache, ils diſoient moitié grondant, moitié jurant ; *moi couper l'oreille du pre-*

mier drôle qui ne dira pas du bien du joli petit Comédie.

On présume facilement, que les soldats burent amplement à la gloire de la pièce, & de l'auteur, & que dês la veille une pareille scène avoit eu grande répétition. La fin du spectacle faisoit tableau. L'on sortoit en foule, & tout le monde se trouvoit forcé par la circonstance, d'exalter un ouvrage qu'on maudissoit intérieurement. Voltaire, lui-même, n'auroit pas reçu plus d'éloges; car les regards de la soldatesque, suivirent les spectateurs aussi loin qu'il étoit possible, & ne permettoient pas le moindre sourire.

Le même Poëtereau ne trouvant plus à qui lire ses vers, brûlant néanmoins du désir de se procurer cette délicieuse jouissance; prit le parti d'entrer dans un corps-de-garde. Au mot de vers, on croit qu'il s'agit de verres à boire, & l'on demande du vin. L'Auteur ne se démonte point, en fait venir; & tâchant d'expliquer

de ſon mieux ce qu'il alloit lire, il fut enfin trouver des Auditeurs. On penſe bien que ce ne fût pas ſans murmure, & que des juremens ſe mêlèrent plus d'une fois aux hémiſtiches ; ce qui rendoit cette ſcène extrêmement divertiſſante.

Tout ce que vous voudrez, diſoient continuellement les Soldats, pourvu qu'il nous ſoit permis de boire, & de fumer; & à chaque vers les raſades ſe ſuccédoient avec la plus grande rapidité.

Depuis ce moment ; le corps-de-garde devint ſon lycée. Il y va toutes les ſemaines débiter ſes poéſies ; de ſorte qu'on ne jure plus dans ce lieu qu'en rimant : mais il faut que l'Auteur boive, autrement il ſeroit ſaccagé. . . . .

Oh ! pour le coup ! je ne douterai plus du fol enthouſiaſme que peut inſpirer l'orgueil. C'eſt ici le dernier période de la vanité, & un trait qui manque au rôle de M. de l'Empirée dans la Métromanie.

D'après cet entretien ſur les Prô-

neurs, nous conclumes qu'à raiſon du changement qui s'opère ſans ceſſe dans les caractères, comme dans les habillemens, nous pouvions eſpérer le retour de la modeſtie. Eh ! qui ſait, diſions-nous, ſi elle ne deviendra point la vertu dominante du ſiècle prochain ?

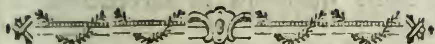
Eh bien ! je ſuis sûre, s'écria la Comteſſe, qu'alors on ſe demandera l'un à l'autre; ce que c'eſt qu'une pareille vertu, & qu'il arrivera que bien des Auteurs, dont la converſation ne roule que ſur eux-mêmes, paſſeront indubitablement pour ſtupides. Il eſt vrai qu'il n'y auroit rien de plus muet que l'homme vain, ſi l'on avoit aſſez de raiſon pour ne pas écouter ſes orgueilleux propos.

La Comteſſe que j'avois entendue avec le plus grand plaiſir, termina la converſation par obſerver que tout panégyriſte de lui-même, devroit au moins payer ſes Auditeurs; comme jadis à Rome on payoit des pleureuſes.....

Mais, hélas! qui leur fourniroit des fonds pour y suffire! On sait qu'Apollon est aussi gueux que Plutus est opulent; que les Muses voulant un jour se cottiser, pour faire un pikeniq, ne trouvèrent dans leur coffre-fort que des feuilles de laurier, & qu'elles n'ont plus de crédit depuis cette époque.

Deux Seigneurs Polonois, abordèrent l'aimable Etrangère, dont le mérite étoit relevé par les plus beaux yeux; il fallut nous quitter, mais avec promesse de se revoir: quand? & dans quel lieu? je l'ignore; à moins que quelques tourbillons ne nous rapprochent: si ce sont ceux de Descartes, je n'y compte guères; & si c'est le Fluide universel, j'y compte encore moins.





LES ANECDOTES.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

VIVE le Palais Royal, pour les rencontres. Il y avoit quinze ans que j'avois perdu de vue deux Militaires, extrêmement aimables, qui, après avoir parcouru l'Europe, visitoient l'Afrique; & l'autre jour ils s'offrent à mes yeux. Nous descendons, me dirent-ils en m'embrassant, du sommet des pyramides d'Egypte, & nous accourons dans ce lieu si vanté, où le plus heureux sort nous réunit.

On voulut tout se dire, l'on ne se dit rien : c'est ordinairement l'effet de ces sortes d'entrevues; il fallut nous regarder, respirer, revenir de notre surprise, & ensuite peu à peu la parole reprit son cours ordinaire.

& mille queſtions ſe ſuccedèrent à l'envi.

Nous ſoupâmes enſemble, en faiſant tout à la fois pétiller le champagne, & la gaîté, d'autant plus qu'après une auſſi longue abſence, notre rencontre avoit l'air d'une réſurrection. Les voyages avoient beaucoup ajouté à leur ſavoir; & leur mémoire étoit une excellente bibliothèque à feuilleter. Des récits pyttoreſques me tranſportèrent dans les lieux qu'ils venoient de parcourir; & moitié Africains, moitié Européens, nous eûmes la converſation la plus intéreſſante. Une cloche incivile, nous avertit qu'il falloit nous quitter : je n'oſe le dire; c'étoit tout ſimplement l'*Angèlus*, qu'on ſonne à cinq heures du matin.

On ſe donna parole qu'on ſe reverroit le lendemain, & à l'heure fixée l'on ſe raſſembla : l'hiſtoire devint la matière de notre entretien, & après avoir inſiſté ſur ſon incertitude,

nous convînmes qu'il y avoit beaucoup moins d'infidélité dans les faits, que dans la manière de les raconter, & que cela dépendoit souvent de l'Historien qui, plus ou moins froid rendoit les événemens selon sa manière de voir & de sentir.

Ils me parlèrent des mœurs, & de la langue des Egyptiens; & comme ils me dirent qu'il n'y avoit rien de plus laconique que la manière dont ils s'écrivoient, je leur opposai une lettre de Jean-Jacques Rousseau, peut être la plus courte qu'il y eût jamais, pour leur prouver qu'en Europe on étoit aussi bref qu'en Egypte, quand on vouloit s'en donner la peine: voici le fait. Un original partit d'Angers, il y a environ dix-huit ans, & vint tout exprès à Paris en pentoufles, en robe-de-chambre, en bonnet de nuit, à dessein d'y connoître le philosophe de Genêve. Il prétendoit que cet accoutrement, qui lui donnoit par-tout l'air d'un voisin, le mettoit dans le

cas de trouver plus facilement des secours à ses besoins.

Aussitôt arrivé, il court frapper au tonneau du nouveau Diogène ; mais inutilement : on ne veut point se laisser voir ; & Madame Rousseau n'est pas plus flexible que le mari. Notre Voyageur prend enfin le parti d'écrire une lettre de quatre pages, où il expose son empressement, le sujet de son pélerinage, & où il conjure enfin Jean-Jacques, de lui dire oui, ou non.

Le lendemain, au milieu d'une grande feuille de papier blanc, il reçoit pour toute réponse . . . . non . . .

Vous conviendrez, Messieurs, qu'on peut donner un défi à tous les Egyptiens d'écrire plus brièvement. Vous vous trompez, me répondit un de mes amis, & s'il y avoit gageure, vous perdriez. Il y a un exemple d'une lettre encore plus courte de la part du Général d'un Ordre Religieux, qu'un de ses confrères

tourmentoit, pour obtenir la permiſſion d'aller à Rome, & auquel il ſe contenta de répondre en latin, *I*, qui veut dire allez.

Ma foi, lui dis-je, je ne m'y attendois pas; & cependant, pour ne pas demeurer en reſte, je vous en citerai une encore plus laconique. C'eſt un bon Capucin à qui l'on oſe écrire, en le qualifiant de Capucin indigne, & qui ſe contente de mettre, pour toute réponſe, un ſeul accent ſur l'*é*, & de renvoyer la lettre; ce qui ſignifioit Capucin indigné.

Nous partîmes de-là pour nous entretenir d'Anecdotes plus ou moins intéreſſantes; & notre converſation, que nous aurions juré devoir être extrêmement ſcientifique, fut tout-à-la-fois, inſtructive & puérile.

Tel eſt l'art de converſer : à moins qu'on ne diſpute, on paſſe rapidement d'un ſujet à l'autre, comme l'oiſeau qui ſautille de branche en branche, & qui ne ſe fixe pas.

Il étoit tout naturel que nous parlassions du Duc d'Orléans, Régent du Royaume; nous nous promenions dans un jardin qu'il avoit plus d'une fois parcouru, surtout la nuit, lorsque, fatigué d'un long travail, il y descendoit un moment pour se distraire.

Nos Voyageurs me rapportèrent à ce sujet, qu'il y trouva, sur les deux heures du matin, un personnage, dont il s'approcha; (le seul qui fût alors au Palais-Royal) mais si étonnant dans sa manière sublime de penser & de s'exprimer, qu'il ne pouvoit revenir de sa surprise.

Toutes les questions que je lui fis, raconta ce grand Prince à M. de Tressan, Archevêque de Rouen, son confident, m'attirèrent des réponses si frappantes, si supérieures aux idées mêmes des plus célèbres Philosophes, que je le crus un homme céleste: aussi lorsque je lui demandai qui il étoit, il me répondit, en s'éloignant: *Je suis le Christ.*

Le Régent voulut le ſuivre ; il ne le trouva plus : ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il fut frappé toute ſa vie de cette ſingulière rencontre, & qu'il n'en parloit qu'avec un tranſport d'admiration.

Ils me firent auſſi part de l'Anecdote ſuivante. Dans une circonſtance où ce Prince avoit beſoin de la Cour de Rome, & où plus de vingt Evêques étoient dans ſon anti-chambre, relativement aux affaires du Janſéniſme, il envoya chercher le célèbre Père de la Tour, Général de l'Oratoire, qui traverſa la ſalle où ſe trouvoient tous les Prélats, qui fut le ſeul admis, & que le Régent n'entretint que d'eſtampes & de tableaux, juſqu'au moment où il le conduiſit à la porte de ſon appartement

Comme on dit alors aux Evêques qu'il n'y auroit point d'audience pour eux, ils s'imaginèrent que le Prince ſe tournoit du côté des Janféniſtes ; ils écrivirent au Pape qu'il ne falloit

pas l'irriter par un refus. Et c'eſt ainſi qu'un trait de politique fit prendre le change très-à-propos.

Le Père la Tour n'en fut pas la dupe; & il diſoit confidemment à quelques amis : je compris tout-à-coup que le Prince me faiſoit venir, non pour moi-même, mais bien pour les Prélats.

Puiſqu'enfin nous ſommes ſur le chapitre des Anecdotes, me dirent-ils, il y en a une qui mérite, plus que toute autre, notre attention; c'eſt l'hiſtoire de l'homme au maſque de fer, dont on a tant parlé, & qu'on ne peut débrouiller.

Dites la fable, leur répondis-je, & vous aurez tout-à-coup la ſolution de cette rêverie, qui ne s'eſt accréditée, que parce que Voltaire a voulu la rajeunir. Perſonne n'ignore qu'en niant volontiers tout ce qui ne venoit pas de lui, il étoit charmé d'avancer des faits, dont le récit pouvoit intéreſſer ſa vanité. Rien ne lui ſembloit plus doux que de pouvoir dire, je tiens cette Anecdote de tel Mi-

niſtre ; & cela n'empêche pas que ſon témoignage n'ait paſſé plus d'une fois pour ſuſpect : l'amour-propre emploie volontiers le menſonge.

Mais, premièrement, par quel haſard put-il arriver qu'on eut recours à un déguiſement auſſi extraordinaire qu'un maſque de fer, dans un tems où, ſelon Voltaire lui-même, l'Europe ne vit diſparoître aucun perſonnage important. Une pareille précaution devenoit ſans doute inutile à l'égard d'un particulier ou d'un inconnu.

Secondement, étoit-il poſſible qu'un homme pût exiſter ſous un pareil maſque, ſans que cela fût nuiſible à ſa ſanté, & même à ſa vie ? pour moi, je n'en crois rien ; & c'eſt le ſentiment de pluſieurs Médecins.

Troiſièmement, eſt-il à préſumer que pour étouffer une affaire, on eût pris le moyen de l'éterniſer ; & que pour dérober au Public la connoiſſance d'un particulier, on eût ima-

giné le ſtratagême le plus propre à exciter la curioſité ?

Quatrièmement, comment ſe perſuader que Louis XIV, dont l'ame fut toujours ſenſible, & magnanime, eût adopté la tyrannie de Louis XI, & qu'il eût voulu ternir ſon règne par un ſupplice de cette eſpèce, dont la ſeule idée fait frémir ?

D'ailleurs, ne ſait-on pas que la Baſtille eſt un ſéjour où l'on n'a beſoin que de l'épaiſſeur de ſes murs pour qu'un priſonnier y ſoit entièrement oublié ; & qu'il eût été beaucoup moins barbare, & beaucoup plus sûr, de faire périr le prétendu priſonnier au maſque de fer, que de le laiſſer vivre auſſi cruellement.

On le fait aller aux Iſles Sainte-Marguerite, de-là à la Baſtille, ſans qu'il ſe ſoit fait connoître ; & l'on veut que dans un pays où tout ſe dit, où tout s'imprime, ce ſecret n'ait point encore été révélé. Choſe vraiment impoſſible.

Cette Anecdote, dit-on, vient des gens les plus qualifiés : nouvelle raiſon de s'en défier ; il exiſte une tradition d'illuſtres menſonges, & ce ſont les Grands qui, plus vulgaires que le Peuple même, quand il s'agit du merveilleux, les accréditent. L'un le croit, l'autre le répète ; & cela ſuffit pour que cela ſoit conſigné. Je dirai toujours que la meilleure preuve contre cette hiſtoire, eſt l'hiſtoire même.

Mes deux amis finirent par me répondre, qu'il n'y avoit rien de raiſonnable à m'objecter, & que c'étoit éterniſer une hiſtoire que d'y joindre un maſque de fer. — Cependant, ajoutèrent-ils, la fable a ſi bien pris, qu'il ne faut pas ſe mettre en frais pour détromper ceux qui la croient comme un article de foi.

Ma concluſion fut que je m'en donnerois bien de garde, ne voulant point paſſer pour un ſot. — On ne heurte point impunément l'opinion du Public.

Nous rapportâmes d'autres Anecdotes ; car il nous sembloit que la journée ne pouvoit finir sans nous étendre sur ce chapitre.

On me raconta celle de Benoît XIII, ce bon Religieux Dominicain, qui tout étonné de se voir souverain Pontife, passa toute la nuit à demander au Signor *Antonio* son valet-de-chambre, s'il étoit bien vrai qu'il fût Pape.

Antonio, qui couchoit dans un cabinet près de son maître, & qui se mourroit de sommeil, fatigué de s'entendre continuellement appeller, finit par s'écrier, que votre Sainteté aille au-delà des monts, & qu'elle me laisse dormir, pour l'amour de Dieu.

Le Pape dès le matin raconta cette histoire à tous les Cardinaux, & ils rirent beaucoup de la réponse respectueuse du valet.

Cela nous conduisit à parler d'un livre d'Anecdotes, qu'on a donné depuis quelques tems, où l'on trouve

quinze pages entières de faits relatifs à Clément XIV., toutes tirées mot pour mot de l'hiſtoire de ſa vie, & qu'on dit tenir d'un Chevalier Anglois. Il faut avouer que ce plagiat eſt hardi; mais pour qu'on ne s'en défie pas, le plagiaire finit par combattre, ſans fondement, l'Hiſtorien de Ganganelli, ſur un article eſſentiel.

Il oſe enſuite avancer, comme une choſe certaine, que la Princeſſe de Wolfembutel, épouſe du fils de Pierre-le-Grand, eſt morte il y a quelques années à Ivry-près-Paris, après avoir contrefait la morte à Pétersbourg, fait enterrer une bûche à ſa place, & être venue en France dans le plus grand *incognito*.

Voici, ce que M. de Voltaire m'écrivit à ce ſujet, l'année 1776 : j'ai encore ſa lettre. Je lui demandois des renſeignemens ſur ce fait, & il me marqua mot pour mot :

Quant a la prétendue veuve de l'infortuné Czarowitz, fils de Pierre le Grand, elle a paſſé quelques jours

chez moi cet été ; & on lui bâtit actuellement auprès de mon château une maison qui, probablement, ne sera point achevée.

Soyez bien sûr, Monsieur, qu'elle n'est pas plus la bru de Pierre le Grand, que le faux Démétrius étoit un successeur légitime au Trône de Russie.

Il est tout naturel de croire dans cette occasion M. de Voltaire, qu'on peut dire avoir été aux premières loges, pour connoître un pareil fait.

Mais, ce qu'on ne peut contester, me dit un de nos deux Voyageurs, c'est l'existence de Marie-Cecile, Princesse Ottomane, qui fille du fameux Sultan Achmet III, vit actuellement à Paris.

Eh! que me dites vous-là, répondis-je, hors de moi-même. La fille d'Achmet, cet Empereur si célèbre, qui se mesura contre Charles XII & contre Pierre le Grand, qui perdit son Trône pour avoir manqué d'é-

crafer les Janniſſaires, & qui ſurvécut à ſa défaite, avec une fermeté qui l'égale aux plus grands héros ! la fille d'Achmet !

Oui, elle même. Elle naquit dans le Serrail l'an 1710 ; & deſcendue furtivement par une fenêtre dès l'âge de ſix mois, elle dut ſon évaſion & le bonheur d'être Chrétienne, à une Gouvernante, qui ſut dans le plus grand ſecret tramer cet événement. On la tranſporta à Gènes où elle fut batiſée en préſence du Sénat ; & après dix années de ſéjour dans cette ville, elle partit pour Rome : elle y fut préſentée à Clément XI, par un parent d'Achmet qui s'étoit fait Chrétien, & qui s'y trouvoit alors. Déja altière, comme ſentant couler dans ſes véines le ſang ottoman, elle ne voulut point baiſer la main du Souverain Pontife ; diſant qu'elle étoit d'un rang à ne faire ſa cour à perſonne. On eut même toute la peine du monde à lui faire accepter un ta-

bleau de la Vierge, orné de diamans & de perles.

Le Régent la fit alors venir en France ; on ignore quelles étoient ses vues ; elle y parut accompagnée de sa Gouvernante, qui épousa un Comte Salmoni, Génois. On la plaça dans un Couvent, où ce Prince lui-même la visita deux fois. La Gouvernante mourut quelques tems après, laissant au Père Luc, Capucin, une somme considérable, pour l'entretien de la jeune Princesse, qu'il lui remit successivement : elle devint la protégée de Monsieur le Duc de Condé, qui lui fournit un carrosse, & qui lui offrit tous les jours sa table. Elle eut un jour la fermeté de prendre un pistolet qui se trouvoit sur la cheminée d'un grand Seigneur, dont les propositions révoltèrent son honneur ; & de lui dite ; ne m'exposez pas à faire un coup de ma tête, & laissez-moi sortir.

Un autre fois, un plus grand Personnage

nage encore; épris de ſes charmes, & ſur-tout de ſa chevelure, oſa lui faire une déclaration ; elle en fut ſi piquée, qu'elle s'eſquiva ſur le champ : & que lorſqu'il lui fit dire par un Gentilhomme qui la ſuivoit, de bien ménager ſes cheveux, elle prit ſes ciſeaux, les coupa, les mit dans un mouchoir, & lui répondit : aſſurez le Prince, qu'à préſent ils ſeront bien gardés.

Il y a dans ces traits un héroiſme que je ne vois point dans les hiſtoires ; & cette Princeſſe, cette fille d'Achmet, aujourd'hui ſurvivant à ſes amis, languit dans Paris ſans avoir d'autre revenu, qu'une penſion modique des Economats, & ſans autre ſuite que ſon ombre, n'ayant pas même un ſeul domeſtique pour la ſervir.

Mais une grandeur d'ame à toute épreuve ; une force d'eſprit qu'on ne connoît pas dans ce ſiècle ; des vertus chrétiennes pour la pureté des motifs, ottomanes pour la fierté, lui

tiennent lieu de tous les honneurs, & de tous les biens.

Chaque fois qu'on frappe à ma porte, je crois dit-elle que c'eſt la mort, & je vas ouvrir; ne m'embarraſſant point de quelle maladie je mourrai, ſi ce ſera de la fièvre ou de la faim: perſuadée que cela me conduira au Trône de l'Eternel.

Il faut dire que M. de Calonne, Contrôleur-général, dont l'œil s'étend ſur les malheureux, l'a démêlée dans la foule, & lui a fait paſſer des ſecours. On voit dans ſa phyſionomie, quoiqu'effacée par le tems, qu'elle a les traits de ſa nation, & que ſa naiſſance n'eſt point ordinaire.

Elle a eu le bonheur d'être préſentée à Louis XV, celui de parler à Louis XVI, & d'avoir une longue entrevue avec Madame Louiſe.

Il n'y a réellement que Paris où des aventures auſſi extraordinaires viennent aboutir. Ce ſeroit ſans doute pour le Public, le livre le plus in-

téressant, si l'on pouvoit donner la vie des personnages qui, célèbres par des événemens, ou par des Ayeux, existent actuellement au milieu de la Capitale dans le plus grand *incognito*, & vraisemblablement dans une affreuse misère. Les fictions qu'on réalise tous les jours sur les Théâtres, & qu'on lit dans les Romans, n'auroient sûrement rien d'aussi curieux.

Heureusement nos deux Voyageurs n'étoient pas connus, & ils n'avoient rien à craindre de ces promeneurs importuns, qui viennent sans cesse vous souhaiter le bon jour, & vous dire : mais, Monsieur, je vous ai vu quelque part ; comme si un homme qui existe ne devoit pas être au moins quelquefois apperçu.

Nous étions tous assis dans un coin, extrêmement occupés de ce que nous disions, malgré ce murmure qu'on entend continuellement

dans Paris , & ſur-tout au Palais-Royal.

Une Anecdote du Roi de Pruſſe ; ce Monarque dont le nom ſeul réveille tout à coup le reſpect , & l'admiration , me fit grand plaiſir. Il y a pluſieurs années , me racontèrent mes amis , que ſe trouvant à Breſlau , il fut invité par le Cardinal Zinzendorf, alors Evêque du lieu, d'aſſiſter à la grand'Meſſe qu'il devoit célébrer ; c'étoit une Fête annuelle ; la cérémonie ſe fit avec pompe , & lorſque l'Eminence demanda au Roi ce qu'il penſoit du ſervice des Catholiques , il lui répondit. Les Calviniſtes traitent Dieu comme leur inférieur ; les Luthériens , comme leur égal : mais les Catholiques le traitent en Dieu. J'ai été frappé de la majeſté de vos Offices.

De Breſlau , nous paſſâmes à Grenoble ; c'eſt l'avantage de la converſation ; & nous diſcourûmes ſur la ſingularité d'un fait arrivé dans cette

ville, il y a plus de cent ans. Un Valet-de-chambre de M. d'Amblerieu, Conseiller au Parlement, refuse d'épouser une nommée Bailli, fille d'un pauvre Corroyeur, parce qu'il lui arrive de lâcher un vent indiscret en sa présence. Le Conseiller veut consoler la prétendue d'un pareil affront, & il en tombe tellement amoureux, qu'il prend la place de son domestique, & qu'il devient réellement son mari : elle n'est rien; mais elle a des yeux superbes; mais elle a une taille de nymphe; mais elle est ravissante pour le caractère, & pour l'esprit. Tout le Parlement fait rage, tout Grenoble murmure; & elle n'en est pas moins Madame d'Amblerieu femme extrêmement intéressante, pour la conduite & pour la manière de penser.

Au bout de cinq ans notre Conseiller meurt, en faisant son épouse sa légatrice universelle. On crie à l'injustice; des parens avides réclament la succession; procès intenté, & pro-

ces perdu. L'aimable veuve en appelle au Conſeil, vient à Paris, y connoît par le plus grand haſard le Maréchal de l'Hôpital, & finit par l'épouſer.

On croiroit à voir ſon extraction, qu'elle ne peut aller plus loin ; & la fortune qui la prend par la main lui donne Jean Caſimir, Roi de Pologne, pour dernier époux. Il étoit lui-même l'enfant du ſort, ayant été Jéſuite, Cardinal, Monarque, enſuite Abbé de Saint Germain-dès-Prés : Bénéfice que Louis XIV lui donna pour le dédommager de la perte d'une Couronne.

Voilà une anecdote qu'on ſe plaît à raconter.

Elle eſt bien ſupérieure à la fortune du P. le Boux, Prêtre de l'Oratoire, qui preſſé, par Louis XIV, d'accepter l'Evêché de Tarbes, ou celui de Périgueux, en récompenſe de ſes magnifiques Sermons, répondit : je ſuis né gueux ; j'ai vécu gueux, & je ſouhaite périr gueux. Il étoit

fils d'un artisan de Saumur, & ses talens l'associèrent aux plus excellens Prédicateurs. C'est lui qui, devenu Prélat, & se défiant de sa mémoire, ne montoit point en chaire sans avoir un souffleur, & qui après avoir dit son texte, s'abandonnoit à son élocution naturelle, & ne proféroit pas un seul mot qui fût dans le cahier.

On me rappella le trait du grand Bossuet, qui disoit qu'on connoissoit l'esprit des Ordres Religieux, aux différens Introïtes qu'on lit aux Messes de leurs Patrons, & qui citoit à cette occasion les Cordeliers, dont le Missel marque au jour de Saint-François : *Gaudeamus omnes in Domino*, & ainsi du reste : il est facile de les parcourir.

On sait que ce savant Evêque toujours occupé, ne se couchoit que lorsqu'il avoit sommeil, ne mangeoit que quand il étoit provoqué par la faim ; de sorte qu'aujourd'hui il au-

roit dîné à dix heures du matin, & le lendemain à six du soir; pensant avec raison, qu'une assiduité monotone à satisfaire les besoins, nuisoit à l'effervescence du travail, & mettoit des entraves au génie.

Ces faits nous conduisirent insensiblement aux grandes distractions du célèbre Malebranche, qui profondément enséveli dans ses pensées, passa vingt-quatre heures sur un fauteuil les yeux ouverts, ne voyant ni celui qui lui apporta son dîner, ni celui qui lui fit du feu. Il ne sortit de cette espèce d'extase, que pour sauter d'une chaise à l'autre; en disant qu'on avoit besoin d'une récréation enfantine, quand on avoit la tête épuisée par le travail.

Piqué de s'entendre un jour nommer le grand benêt, il prit par la main celui qui le qualifioit si bien, le conduisit à sa chambre, & lui dit, en lui montrant un fauteuil. Voilà l'endroit où votre *grand Benêt* se dé-

gageant de la matière & des sens, a recherché la vérité qui nous conduit à voir tout en Dieu, & a fait l'analyse des passions; l'endroit où votre grand Benêt fermant les yeux à la lumière corporelle, a vu l'ame par l'effort de ses pensées, s'est élevé au-dessus de lui-même, pour ériger un édifice purement spirituel sur la ruine des corps, & a pénétré jusques dans le sein même des intelligences célestes.

Il jouoit aux épingles avec des enfans de chœur, quand Mylord Codrington, vint le voir dans la maison de l'Oratoire de Saint-Honoré, & c'est alors que l'Anglois s'écria : je vous trouvois admirable dans vos Ecrits, mais depuis que je vous vois vous rapetisser de la sorte, vous êtes bien plus grand à mes yeux.

Ce Mylord demeura deux ans consécutifs à Paris, ne voyant que son appartement, & le P. Malbranche, afin de lui prouver qu'il n'étoit venu en France que pour le voir : c'est bien Anglois.

L'exemple du Philoſophe, juſtifie les Auteurs qui écrivent des Livres ſérieux, & qui ſont enjoués dans la ſociété. Un perſonnage qui reſſembleroit à ſes Livres, dans la manière de converſer, ne feroit ſouvent qu'un pédant. L'heure d'écrire, eſt celle du travail, diſoit Huet Evêque d'Avranches, & l'heure de converſer eſt le moment de la récréation; & ſans doute il eſt étonnant que la plupart des perſonnes ne ſachent pas en faire la différence.

Quoique ce ne ſoit plus la mode de parler des Revenans; des anecdotes en ce genre remplirent notre loiſir. Ce fut à qui raconteroit la plus originale, & la plus burleſque. Un de nos deux Voyageurs, nous dit que le Chancelier de Louis XI, Miniſtre ſervile d'un auſſi mauvais Prince, fut regardé par tous les Habitans de la ville de Tours où il expira, comme la proie du Démon; que ſa maiſon, depuis cette époque, paſſe pour la maiſon du Diable; qu'il y a ſur-

tout une chambre, encore meublée, qu'on n'ose jusqu'à ce jour habiter; & que cependant un bossu, fils d'un homme de condition, surpris par un violent orage, eut le courage d'y passer la nuit.

On ajoute, qu'il y vit une danse en rond se former par un nombre de diablotins, qui se tenoient tous par la main; que les ayant joint d'un air dégagé, on lui enleva sa bosse pour l'accoler à la cheminée; que dès le lendemain toute la ville hors d'elle-même, de voir le jeune homme le plus contrefait, aussi-bien redressé, fit éclater sa surprise & sa joie; qu'un autre Bossu dans l'espoir d'une même faveur, se glissa trois jours après dans le même lieu; que lorsque minuit sonna, l'heure ordinaire des sortilèges & des sorciers, la danse reprit; que l'Etranger s'avança, & que soit que les Démons n'aiment pas à faire un acte de bienfaisance deux fois, soit que des manières trop libres les

euſſent irrités, ils lui appliquèrent ſur l'eſtomac la boſſe qu'ils avoient enlevé la veille, & qu'il en eut deux. Sa ſurpriſe égala ſon chagrin.

L'on trouve cette fable conſignée dans les Annales du tems, & comme une hiſtoire qu'on ne peut révoquer en doute, ſans attaquer la Religion.

Cela nous rappella la réponſe d'un Récollet, à M. de la Wiſclede, Secrétaire de l'Académie de Marſeille, lorſqu'il lui récitoit les vers ſuivans, ſur le tiby, petit morceau d'ivoire, ou débène, que les Récollets emploient pour attacher leur manteau.

Je chante un ſacré gueux dont l'orgueil ſéraphique
Dédaignant du crochet l'uſage tyrannique,
Et cherchant dans l'Ebène un ornement nouveau
D'un tiby triomphant enrichit ſon manteau.

Oh ! s'écria le Religieux, c'eſt ſapper notre Ordre par ſes fondemens, & M. de la Wiſclede repliqua : ce ſeroit tout au plus le prendre à la gorge.

M. de Belſunce, Evêque de Marſeille, me conta cette hiſtoriette de la manière la plus divertiſſante. — Il avoit plus que perſonne le talent de narrer. On ſait que jamais hiſtoire de revenant n'alla ſeule, & que c'eſt un récit preſque toujours intariſſable.

Auſſi raconta-t-on la chimère de l'ancienne famille de Tibergeau, qui prétend que dans un Château ſur les confins du Maine & de l'Anjou, un ancien & reſpectable Officier de ce nom, apperçut de ſon lit une table ſe dreſſer d'elle même, ſe couvrir d'une magnifique argenterie, au moment que parut un ſuperbe buffet ; & qu'alors nombre de convives ſe raſſemblèrent pour ſouper.

Ils étoient polis ; ils invitèrent le Maître du lieu à ſe lever, pour prendre place avec eux ; ce qu'il fit, après leur avoir repréſenté que le jeûne des Quatre-tems l'empêcheroit de manger, ce qui lui attira cette ré-

ponſe ; gobe , gobe Tibergeau ; à double jeûne, double morceau.

Mais ayant fait le ſigne de la Croix, tout diſparut , excepté l'argenterie.

Cette aventure eſt imprimée, je l'ai lue , & plus d'un parent de M. de Tibergeau n'oſeroit en douter.

Ma réflexion fut que les campagnes & les châteaux étoient d'une ſolitude effrayante, depuis qu'on avoit perdu la trace des Fées , & des revenants , qu'il n'y auroit pas de mal de les renouveller , pour peupler les forêts & tous les lieux déſerts ; que d'ailleurs , je croyois qu'il y avoit des eſprits revêtus de corps aériens , & que les anciens qui du côté du génie nous valoient bien, ne craignoient pas de l'affirmer ; mais aujourd'hui ſous prétexte d'une nouvelle philoſophie qui n'a ni principe , ni objet , on nie tout ce qu'on ignore , parce qu'on ne veut pas convenir qu'on ne ſait rien.

Nous obſervâmes que ſi l'on pouvoit

demander aux Anciens, pourquoi ils croyoient aux Revenans, on pourroit aussi nous demander pourquoi nous n'y croyons pas. Cette croyance, générale chez toutes les Nations, sert au moins à prouver l'immortalité de l'ame. Si l'on se fût persuadé que tout finit avec nous, comme certains beaux esprits qu'on érige en Philosophes se plaisent à le débiter, les Anciens n'auroient eu garde de prêter l'oreille aux histoires des Revenans.

On sait que Pline, dans ses Lettres, cite un fait concernant le Philosophe Athenodore, qui mérite d'être lu.

Il nous parut que des Anecdotes plaisantes devoient trouver place dans notre conversation; & dès-lors celle de la Marquise de Couserans, à qui l'on vient dire qu'un cheval de fiacre mangeoit un de ses laquais, nous amusa beaucoup. Comme elle étoit excessivement originale, & qu'elle vouloit briller à peu de frais, une

botte de ſoin, qu'on avoit affublée d'une redingotte, d'une perruque, d'un chapeau, tenoit lieu, derrière ſa voiture, d'un ſecond valet; & cette hiſtoire, toute incroyable qu'elle eſt, eut, du tems de la Régence, tout Paris pour témoin.

C'eſt elle qui, pour n'avoir point le déſagrément des portes ouvertes pendant l'hiver, avoit imaginé d'employer des ramoneurs, qui deſcendoient & remontoient par la cheminée quand il falloit apporter les plats.

Les quiproquo, dont l'ignorance des langues devient ſi ſouvent l'occaſion, donnèrent lieu à différentes hiſtoires qui, vraies ou fauſſes, n'en parurent pas moins amuſantes; & ſur-tout celle qu'occaſionna un titre latin qu'on trouve dans la Règle de Saint-Benoît, à l'article *de coquina Abbatis*, qui veut dire la cuiſine de l'Abbé, & qu'un Novice prenoit tout bonnement pour *la coquine de l'Abbé.*

Nous ne nous demandâmes point, ni quand, ni par qui, ni dans quel lieu les hiſtoires que nous racontions étoient arrivées; car il faut convenir qu'il y a des perſonnes biſarres à ce ſujet. On ne peut leur raconter un fait, qu'auſſi-tôt elles ne veuillent ſavoir les noms, les ſurnoms, les dates, les lieux; comme ſi un homme qui compoſeroit une hiſtoire ne pourroit pas ſuppoſer un nom; & comme ſi un récit en ſeroit moins plaiſant, parce qu'il ſeroit imaginaire.

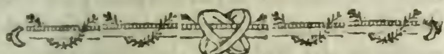
Nous obſervâmes très-judicieuſement qu'on ne doit jamais mentir; mais que des hiſtoriettes racontées à deſſein d'égayer la ſociété, ne ſont pas des menſonges. D'ailleurs, depuis que le monde exiſte, on ne peut rien inventer qui ne ſoit arrivé : il n'y a de différence que dans les circonſtances. Mais les petits génies ont toujours pour réponſe à tout ce qu'on leur dit : *ſe non vero bene trovato* : réplique tellement uſée, qu'on ne devroit plus s'en ſervir.

Nous ajoutâmes à ces remarques une autre vérité, c'eſt que plus on eſt borné, moins on eſt crédule, par la raiſon qu'on eſt plus ignorant, & conſéquemment plus méfiant. On craint toujours d'être trompé; dès qu'un fait ſort de la ſphère ordinaire, il paſſe pour apocryphe aux yeux des perſonnes ſimples. Tout les étonne, diſoit Boileau, & tout leur ſemble hors de propos.

Cependant, que de choſes vraies qui ne ſont pas vraiſemblables!

Les Cauſes célèbres forment elles ſeules un recueuil de faits, qui paſſeroient à coup ſûr pour controuvés, ſi l'on n'avoit la preuve en main.

Je voudrois, dis-je, à cette occaſion, qu'on tînt un Regiſtre des événemens les plus extraordinaires, arrivés chez les différens Peuples de l'Univers; on ſauroit que l'hiſtoire du genre-humain eſt un répertoire de folies & d'originalités.



LA manière de faire le bien.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

LE matin rappelle les Promeneurs, ſurtout dans Paris, où la diſſipation eſt néceſſaire à la ſanté : auſſi nous faut-il un Palais-Royal, qui réuniſſe tous les âges, toutes les conditions, & qui ſerve d'aſyle aux oiſifs comme aux gens laborieux. Je venois de m'y rendre, lorſqu'un Abbé, pléin de connoiſſances & de vertus, s'empreſſa de m'aborder. Il n'eſt bénéficier que pour l'avantage des malheureux ; & ſa converſation, vraiment intéreſſante, a toujours quelque point de morale pour objet.

Nous trouvâmes des Liſeurs de papiers publics, qui venoient chercher, pour la journée, leur proviſion

d'eſprit; des femmes échevelées, dont l'exiſtence nous ſembla ſoumiſe aux caprices du Public; des Etrangers, que leur gravité rendoit preſqu'immobiles; des commis, qui, la montre à la main, épioient l'heure des bureaux; des uſuriers, qui déjeunoient en poſte pour courir achever la ruine de quelques jeunes faiſeurs d'affaires; des joueurs qui, jurant encore, ſortoient d'un tripot.

Après nous être parfumés d'un excellent café, dont nous ſavourâmes avec réflexion la vivifiante liqueur, nous entrâmes en converſation ſur les misères humaines, & ſur la manière de les ſoulager. Je commençai par louer la générosité des Anglois, quand un Négociant de Londres dit à ſon voiſin, il nous fait trop d'honneur. L'oſtentation n'a que trop ſouvent gâté le mérite de nos belles actions; de ſorte que nous ne ſommes généreux, que lorſqu'on ouvre une ſouſcription : alors l'enthouſiaſme nous ſaiſit, au lieu qu'en ſilence, &

de ſang-froid, nous devenons Hollandois; nous calculons.

Sans être partial, répliqua l'Abbé, je crois qu'il n'y a que la Religion chrétienne qui oblige noblement, en ce qu'elle exige qu'on donne avec célérité, qu'on donne avec joie, qu'on donne ſans aucun retour ſur ſoi-même! mais où ſont ceux qui ſe pénètrent de ces ſublimes préceptes?

L'attachement aux richeſſes, fut la plus grande punition que le Ciel pût infliger aux Riches. On ne connoît plus ces envois ſecrets, où l'indigent recevoit des ſecours inopinés, ſans en deviner la ſource; on ne ſoulage plus le prochain, qu'en oſant l'humilier : plus de nobleſſe dans les procédés; plus de libéralités proportionnées à la qualité de ceux qu'on oblige; & ce n'eſt qu'après informations ſur informations qu'on donne enfin un foible ſecours, qui a l'air d'être arraché. . . .

Encore s'il n'y avoit que les avares coupables de cette parcimonie; mais

des hommes vertueux marchandent avec la Religion même, pour moins donner; & quoiqu'ils regardent le pauvre comme l'ami de Dieu, ils ſeroient fâchés d'entrer pour un tiers dans cette ſublime amitié !

Ce malheur, lui dis-je, ne tient que trop ſouvent à la petite dévotion, elle qui va juſqu'à faire violence au texte de l'Ecriture, pour reſtreindre les libéralités; prétendant que l'endroit où il eſt dit : Heureux celui qui eſt attentif aux beſoins du pauvre, ſignifie qu'il faut bien diſcerner, pour ne pas ſe méprendre en faiſant l'aumône. Rien n'arrête les bienfaits, comme la crainte d'être trompé. Avec cette méfiance, quelquefois raiſonnable, mais toujours pouſſée trop loin, on ſe diſpenſe, le plus facilement du monde, d'obliger. Tout dévot qui n'eſt pas éclairé, voudroit qu'on ne donnât rien à celui qui, par inconduite, a mangé ſon bien; comme s'il ne devoit plus dîner, parce qu'il fut un diſſipateur!

Autre chose est de fournir à ses prodigalités ; autre chose de le nourrir. Les personnes chargées de distribuer les aumônes, n'entendent point cette morale ; tandis que la Divinité fait luire son soleil sur les méchans comme sur les bons. Mais, selon Lactance Philosophe Chrétien, il existe une espèce de faux sages, qui veulent être plus prudens que Dieu même.

L'homme vraiment libéral ne connoît point les minuties de la lezine ; & craignant toujours de ne pas assez donner, il ne s'arrête que lorsque ses moyens sont épuisés. On ne le voit point éparpiller ses aumônes, pour en faire la nouvelle du jour ; & s'il n'a que mille écus à distribuer, il ressuscite dix pauvres familles, au lieu de ne donner à plusieurs qu'un petit secours momentané.

Tant il est vrai, répondit l'Abbé, qu'il n'y a point, sans l'à-propos, de vraie générosité. Il gémit amèrement de ce qu'on remettoit presque toujours au lendemain le bien qu'on

pouvoit opérer ſur-le-champ. Il me rapporta qu'un Curé de Rome ayant oſé blâmer Benoît XIV. d'avoir renvoyé l'aſſiſtance d'un pauvre à quelques jours, le Saint-Père avoua publiquement ſa faute, & ſe hâta de la réparer.

Pour moi, je n'ai jamais compris qu'un riche puiſſe paſſer à la table la plus ſomptueuſe, au moment qu'il reçoit la lettre d'un malheureux qui meurt de faim, & qu'il ne s'empreſſe pas de le ſoulager. . . .

C'eſt-à-dire, que l'eſtomac du pauvre doit patiemment attendre l'effet d'un ſecours propre à lui procurer un pain d'amertume, & de douleur ; & encore ſera-ce le plus heureux haſard, ſi la réponſe n'eſt point négative . . . .

Mais vous ne dites pas que la lettre au moins, commencera par cette jolie phraſe, ſi ſouvent uſitée; cette phraſe avec laquelle on acquitte ſon cœur, ſa conſcience, ſa ſenſibilité ; *je ſuis déſolé de ne pouvoir ;* comme

ſi

ſi la grandeur d'ame ne ſavoit pas opérer des prodiges.

Ignorez-vous donc, m'écriai-je avec vivacité, que vous parlez ici de la choſe la plus rare ! La grandeur d'ame ! juſte ciel ! ou la trouver ? outre qu'on ne donne point d'ame à ceux qui n'en ont pas, quelqu'effort qu'on faſſe pour les attendrir, il y a peu de perſonnes qui apportent en naiſſant cette magnanimité qui tient au caractère, & qui en fait l'eſſence ; cela eſt ſi vrai, que la plupart des riches, regardent comme une foibleſſe le plaiſir qu'on reſſent à donner. Qu'il travaille, qu'il meure, diſent-ils bénignement en parlant d'un homme, qui ne peut labourer la terre, & qui n'eſt pas né pour mandier, & ce doux langage eſt ordinairement celui de ces gens parvenus, qui n'ont acquis du bien, que par des baſſeſſes, & ſouvent par des injuſtices. . . . .

Cela me donna occaſion de raconter un fait, qui ne me parut point déplacé. Deux Ducheſſes d'un

grand nom, sensibles à la situation d'un Négociant qui pour ne rien faire perdre, s'étoit réduit à la plus cruelle extrémité, le recommandoient depuis long-tems à un Financier comme un protégé capable de bien remplir un emploi. Malgré leurs lettres réitérées, il n'obtenoit rien, & sa cruelle position exigeoit la plus grande célérité.

Je fus prié de voir ce superbe temporiseur, & de m'y rendre avec l'homme qu'on ne daignoit pas écouter. Il faisoit un tems déplorable; c'étoit au milieu des neiges de l'année 1776. Elles tomboient alors abondamment. J'arrive à deux heures au moment que le fier maltotier rentroit dans son magnifique hôtel pour se mettre à table. Son appartement délicieusement meublé, avoit la suavité du printems. Venez-vous donc encore m'importuner, dit-il brusquement à l'infortuné solliciteur, & m'apporter quelque nouvelle lettre de recommandation? A ces mots si

méprifans, je crus devoir élever la voix; & je lui dis : » J'ignore, » Monfieur, comment vous êtes par- » venu; mais je fuis bien sûr que fi » vous n'aviez importuné vos pro- » tecteurs, vous n'auriez point le » pofte que vous occupez. J'ignore » encore plus quels font vos auteurs; » mais je vous confeille de mettre à » la place de leurs portraits que je » vois ici, les lettres des Ducheffes » de . . . . dont vous vous plaignez. » Elles feront fûrement une perfpec- » tive plus honorable, que l'effigie » de tous ces inconnus.

» Eft-il donc étrange, qu'un infor- » tuné, qui n'eft malheureux que par- » ce qu'il eft homme de bien, vienne » pouffé par le froid & par la faim, » fe rappeller à votre fouvenir, fur- » tout au moment où la table la plus » fomptueufe vous attend ». La fur- prife, l'humanité même parurent s'emparer de fon ame; mais ce n'étoit qu'une confufion falutaire qui lui fournit les moyens de fe juftifier.

E 2



Il me fit mille excuſes ; & le protégé qui, pour ne rien devoir à perſonne, s'étoit réduit à *zero*, fut enfin placé quelques jours après.

La ſemonce étoit vive, j'en conviens ; mais aux grands maux, les grands remèdes. Les Ducheſſes, ravies de ma fermeté, me comblèrent d'éloges ; & il faut avouer que ſi ceux qui recommandent, le faiſoient avec la même chaleur, on ne ſeroit pas ſi ſouvent rebuté.

J'aime cette hiſtoire, me répondit l'Abbé, & je m'en ſouviendrai. Mais ce qui m'irrite encore plus, c'eſt la dureté des perſonnes dévouées à des œuvres pies. Je compterois plutôt ſur les libéralités d'une femme du monde, que ſur celles d'une dévote affichée. Et c'eſt le cas de dire avec l'Evangile, qu'une femme péchereſſe eſt plus près du Royaume des Cieux, que des Scribes & des Phariſiens qui n'ont en partage que l'orgueil.

Souvenez-vous, me dit-il, de ne

point vous adreſſer aux riches, quand vous aurez quelque malheureux à ſecourir. Accoutumés à un bien être qu'ils ne peuvent oublier, ils vous répondroient comme une grande Ducheſſe de Toſcane, qui diſoit dans un tems où le peuple manquoit de pain; pourquoi ne lui donne-t-on pas de la croûte de pâté? Veut-on trouver dix louis; c'eſt chez l'homme qui ne les a pas, & qui ſaura les emprunter. Le bon cœur eſt le partage de la médiocrité. La ſomptuoſité des tables, l'élégance des ameublemens, le cortège de valets, autant de moyens d'endurcir le riche, & de le rendre inſenſible à tout ce qui ſent l'indigence. Les ſuperfluités deviennent des beſoins chez preſque tous les grands, & ils n'ont que pour perdre, & jamais pour donner. Auſſi pourroit-on ſouvent leur imputer les meurtres & les vols que la miſère fait commettre. Je voudrois voir ce qu'ils feroient, s'ils n'avoient pas de pain, eux qui ont la noble coutume de tou-

jours emprunter, & de ne jamais payer.

Pour moi, je dis qu'on ne fait le bien, comme il doit se faire, que lorsqu'au lieu d'acheter un bijou qui plaît, on s'en prive pour assister le prochain; que lorsqu'à la vie comme à la mort, on appelle un ami malheureux pour prévenir ses besoins; que lorsqu'on pleure sur la situation du pauvre, au lieu de verser des larmes stériles à la lecture d'un Roman, ou d'une Tragédie; que lorsqu'on a cet œil de miséricorde qui, comme celui de l'Eternel, s'ouvre sur tous les malheureux, & cette intelligence qui devine les besoins; que lorsqu'on amène une conversation capable d'arracher l'aveu d'un pauvre honteux; que lorsqu'enfin on prend un air serein à l'aspect de celui qui demande, comme s'il apportoit la plus heureuse nouvelle; & qu'on se rend en quelque sorte indigent, pour goûter le doux plaisir de donner.

L'Evangile, notre code & notre

régle, ne nous dit dans aucun endroit de faire des épargnes ; au lieu qu'il nous prefcrit de donner jufqu'à notre robe, quand on nous demande notre manteau, & de ne point nous inquiéter à la manière des payens.

Mais ce n'eft point ici la loi des riches ; auffi font-ils paffer l'envie de le devenir à ceux qui les fréquentent. Ils font fi minutieux dans leurs détails domeftiques, fi petits dans la manière d'obliger, qu'en leur donnant le nom de grands, on croit leur donner un fobriquet. Ils faut les voir exiger fcrupuleufement un billet de la part d'un ami qu'ils favent être indigent ; le dicter eux-mêmes, dans la crainte de la moindre méprife.

Sans doute, on ne peut obliger tout le monde ; mais on ne doit jamais le faire que noblement ; l'artifan même fur cet article nous donna plus d'une fois des leçons ; d'ailleurs que de bienfaits répandus fur la maffe commune des malheureux ; fi l'on recouroit aux privations ; fi au lieu

de fouler des tapis de vingt mille écus, on ſe contentoit de marcher ſur le parquet. Mais il faut aujourd'hui qu'une ſalle ſoit ornée comme le ſanctuaire de la Divinité, pour être ſupportable. C'eſt une choſe ordinaire de trouver des riches ruinés par le luxe, un phénomène de voir une perſonne appauvrie par des largeſſes.

Je voudrois d'après vos réflexions, que les grands euſſent toujours ſous les yeux, un Pavillon Evêque d'Aleth, qui fit porter le dernier matelat de ſon lit, chez un malade couché ſur la paille; un Cardinal Cibo, qui courut après un pauvre que ſes gens venoient de rebuter, pour le faire dîner avec lui; un Prince de Caſerte, qui ſavoit arracher le ſecret des pauvres honteux, pour avoir la douce volupté de les ſecourir. Quand verrons-nous des Monitoires, diſoit-il, pour déterrer ceux qui languiſſent dans la misère, comme il y en a pour découvrir les malfaiteurs!

Je voudrois bien mieux, répliqua l'Abbé; je voudrois que les riches descendissent seulement pendant quelques jours à la place des pauvres qu'ils rebutent. L'excellente chose, s'ils venoient à vaquer comme les Supérieurs de Communautés. On les verroit alors avoir pour le pauvre les mêmes égards, qu'ils ont pour une personne distinguée; car il suffit aujourd'hui qu'on ait besoin, pour devenir aux yeux même des dévots un objet de mépris.

Convenez, Monsieur, que pour une ame sensible ce seroit une délicieuse jouissance de voir les riches à leur tour, faire antichambre, présenter des placets, & subir toutes les humiliations attachées à la misère; combien une telle métamorphose les rendroit humains! Je ne suis point étonné que Diogène, voulant s'accoutumer à la dureté des riches, s'exerçât à demander l'aumône à des statues. L'égoisme subsistoit déja de

ſon tems ; & il en connoiſſoit les terribles effets.

On ne ſauroit croire combien la ridicule étiquette des grands, nuit à la manière de faire le bien. C'eſt elle qui les empêche de viſiter les malheureux, & de leur répondre ſur le champ ; qui place je ne ſais combien d'êtres intermédiaires entre eux & les indigens, de ſorte qu'un acte de bienfaiſance qui devroit s'opérer dans le ſecret, devient la nouvelle de leurs palais. Peut-être même n'ont-ils des gens affidés pour diſtribuer leurs largeſſes, qu'à deſſein d'en inſtruire le Public. Autrement ils parleroient eux-mêmes à l'homme ſans fortune, & ils n'auroient d'autre témoin de leurs bonnes œuvres que la Divinité.

On vous dira, qu'il y a de mauvais pauvres ; eh! qui en doute? mais il n'en eſt pas moins vrai qu'on eſt extrêmement injuſte à leur égard. On voudroit, parce qu'ils ſont mal-

heureux, qu'ils n'eussent jamais dans tout le cours de leur vie un quart-d'heure de bon tems. Je n'ai point oublié la belle réponse, que fit à ce sujet un Seigneur Polonois. Des gens malicieusement officieux, s'empressent de l'avertir qu'une aumône qu'il vient de faire, se dépense au cabaret, & pourquoi, leur dit-il d'un ton sévère les pauvres ne pourroient-ils par hasard, faire un bon repas, tandis que nous festinons tous les jours. Toute la terre ne leur fut-elle pas donnée aussi bien qu'à nous ?

Chut, me dit l'Abbé, si les riches & les faux dévots nous entendoient, ils crieroient au scandale. . . . Leur ame est si bonne, qu'elle en feroit profondément ulcérée.

Nous agitâmes la question des aumônes réglées ; & nous fûmes assez d'accord que cette méthode tient peut-être encore plus à l'avarice qu'à l'esprit économique : laisser mourir un pauvre qui n'est pas sur la liste, plutôt que de venir à son secours ; telle

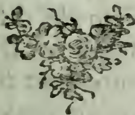
c'eſt la manie de bien des perſonnes. Qu'on mette au moins une ſomme en réſerve pour les beſoins urgens : mais il ſuffit qu'un homme ſoit méthodique dans ſa manière de donner, pour qu'il ſoit obſtiné.

Le Clergé ne pouvoit être oublié dans une converſation qui rouloit ſur la bienfaiſance ; mais ce ne furent ni la ſatyre, ni la flatterie, qui amenèrent nos réflexions. Il nous parut que le Clergé, tant ſéculier que régulier, pris collectivement, faiſoit des largeſſes immenſes ; & que cela devoit nous faire oublier quelques Membres gangrénés de ce Corps reſpectable, qui ſont ſcandaleuſement prodigues, ou voluptueuſement avares. D'ailleurs, qu'aurions-nous pû ajouter aux malédictions dont le pauvre les accable, & au mépris univerſel qui les accompagne jusqu'au tombeau.

Nous nous quittâmes mécontens de n'avoir fait qu'ébaucher un ſujet, que les détails rendroient inépuiſa-

ble; mais qui, plus approfondi, n'en corrigeroit pas davantage les Riches & les Grands. Leur grandeur, disoit Massillon, est un second péché originel, qui tient à leur nature, & qui leur persuade qu'on leur doit beaucoup de reconnoissance, quand ils ne font point de mal.

Les Grands qui font le bien comme on doit le faire, souscriront à ces réflexions : ceux qui ne le font pas, les désapprouveront; & l'Auteur se félicitera de n'avoir pas leurs suffrages. Ils sont d'autant moins estimables, que l'ingratitude est leur ouvrage. On se hâte d'oublier des hommes qui ne font le bien qu'avec répugnance.





Des Connoiſſances à la mode.

SIXIÈME ENTRETIEN.

IL faut convenir que la légèreté des eſprits qui fréquentent le Palais-Royal, ouvroit un vaſte champ à des réflexions ſur les Connoiſſances à la mode : auſſi puis-je dire que je m'y livrai ſans réſerve avec un Suédois, dont l'entrevue me fit un vrai plaiſir. Nous avions dîné enſemble pluſieurs fois, & le haſard nous réunit pour cauſer à notre aiſe.

Ce pompeux alphabet, maintenant gravé ſur les boutons à la mode, nous donna lieu de diſcuter ſur les connoiſſances du jour. Il nous ſembla que cet accoutrement étoit une épigramme, & qu'on vouloit apprendre à lire à la jeuneſſe en mettant chaque lettre ſous ſes yeux.

Ce qu'il y a de sûr, dit le Gentilhomme Suédois ; c'eſt que parmi vous l'eſprit tient ſouvent lieu d'inſtruction ; & cependant les Sciences parées du génie françois, forment le plus charmant tableau. Le régne de Louis le Grand nous les préſenta ſous cet aſpect ; de ſorte que dans les ouvrages d'un Malebranche, d'un Paſcal, d'un Bouhours, on trouve le coloris des graces, & la profondeur des raiſonnemens. Les abſtractions même y prennent l'air de l'aménité.

J'élevai la voix, & lui prouvai que tous les ſiècles ſeroient monotones, s'ils étoient au même niveau ; que dans le moral, comme dans le phyſique, il y avoit une variété dont les ouvrages portoient la marque ; qu'il étoit à propos que la ſucceſſion des tems amenât des *in*-12, & des *in*-16, après des *in-folio* ; que des livres toujours volumineux formeroient à la fin un poids énorme ; que

les Biblothèques ne pourroient plus les contenir, que d'ailleurs on avoit tant écrit, que les Auteurs ne trouvoient plus qu'à glaner ; & qu'une pareille récolte n'étoit jamais bien abondante.

Il convint de la justesse de mes réflexions ; mais en disant qu'il faudroit au moins lire ce que les Anciens ont écrit, au lieu qu'il semble qu'on n'étudie plus parmi nous que des extraits. Eh ! comment voulez - vous qu'un jeune homme puisse se former sur des Dictionnaires , & sur des Abrégés. C'est le grand Alphabet des ignorans , & si quelque érudit les lit, ce ne peut être que pour soulager sa mémoire, ou pour trouver des dates & des citations ; il ajouta qu'il s'appercevoit que nous n'aimions plus que les petites brochures ; que cette espèce de futilités, en ayant un cours étonnant , ne nous attachoit qu'à des superficies ; & que toutes les fois qu'un de ces livres s'offroit à sa vue,

il lui sembloit voir une rose qui s'effeuille, & que le vent éparpille.

Cela nous conduisit à parler des Journaux. Il avoit trop de raison pour ne pas les louer, & trop de justesse d'esprit pour les regarder comme devant suffire à l'instruction. Ce sont simplement, observa-t'il, de judicieux indicateurs, pourvu toutefois que la partialité ne régle pas leurs jugemens. Alors ils deviendroient d'autant plus nuisibles à la Société, qu'ils induiroient en erreur, & qu'ils empêcheroient le débit des bons livres sur lesquels des Auteurs auroient établi leurs revenus. On sait que les plus estimables n'ont souvent que cette ressource pour subsister.

Ainsi, lui répliquai-je, la critique des ouvrages tient selon vous à la probité, de sorte que quelqu'un qui dénigreroit un bon écrit, pour molester le Libraire, ou l'Auteur, seroit obligé à restitution.

N'en doutez pas, continua-t il; & quoique parmi nous autres Protestans,

il n'y ait pas des casuistes comme chez vous ; nous avons une manière de juger conforme à tous les principes de la conscience & de l'honneur. Nous regardons comme une peste publique tout Auteur qui ne travaille que d'après sa haine ou sa prévention. C'est la probité & non le caprice, le savoir & non la vanité, la politesse & non l'humeur qui doivent diriger un écrivain. Sans cela qu'il brise sa plume, qu'il déchire son papier ; autrement il se rend coupable d'avoir profané le nom de Journaliste, & il ne se montre au public, que pour exciter des querelles littéraires.

Il insista long-tems sur la manière indécente dont la plûpart de nos Auteurs se font aujourd'hui la guerre. Encore, me disoit-il, s'il en résultoit quelques lumières ; mais il n'en sort que des injures, & des personnalités, qui font rire les étrangers à vos dépens ; chose d'autant plus extraordinaire qu'on est très-poli dans vos Sociétés. L'urbanité ne seroit-elle donc

que pour les converſations, & non pour les écrits?

J'étois enchanté de l'entendre auſſi bien parler, & pour le lui prouver; je continuai l'entretien ſur le même ton, déplorant avec lui cet eſprit de légereté qui met tous les jours ſur la ſcène, un tas d'Ecrivailleurs & de Poëteraux, qui ſe croient ſupérieurs à la Bruyere, à Boileau, parce qu'ils ont tricoté quelque phraſes, & couſu quelques vers. L'on croit s'être acquitté de tout ce qu'on doit à la Société Littéraire, quand l'eſprit a payé pour ſa tâche quelque madrigal, ou quelque pamphlet. Encore ſi l'on s'appliquoit à l'étude de l'hiſtoire; mais on ne ſait que quelques petits faits qu'on a lus dans quelque brochure éphémere, & encore ne pourroit-on dire, ni dans quel pays, ni dans quel tems ces faits ſont arrivés.

Je vais plus loin, s'écria le Suédois, & vous pardonnerez ma franchiſe; il y a mille jeunes gens parmi vous qui paſſent pour inſtruits, & qui ne

ſavent pas la ſucceſſion de vos Rois, ſeulement depuis François premier; qui peut-être même ſeroient embarraſſés pour répondre, ſi on leur demandoit quel eſt le dégré de parenté de Louis XIV. à Louis XVI.; & ce ſont ceux-là qui jugent des ouvrages, & qui prononcent ſur le mérite des Auteurs. Le meilleur ſervice qu'on pût leur rendre, ſeroit de leur faire oublier quelques mots qu'ils jargonent à tort & à travers, & de les envoyer dans un Collège où on les mettroit à l'alphabet de l'Hiſtoire; mais vous n'en avez point où l'on enſeigne celle de France.

Alors j'avouai que Voltaire, lui-même, cet Ecrivain univerſel, avoit donné le plus mauvais exemple à la jeuneſſe, en amuſant le ſiècle ſans l'inſtruire à fond, en ne preſſurant l'érudition que pour en faire ſortir de petits contes, & de jolis riens; qu'enfin il avoit ſingulièrement favoriſé le bel eſprit, en donnant le droit par ſes extraits de parler de tout,

ſans rien ſavoir. Un jeune homme qui ſait quelques traits de ſes ouvrages, dix ſophiſmes d'Helvétius, ſix paradoxes de Rouſſeau, croit pouvoir décider dans tous les cercles; & delà nos Littérateurs de vingt ans dont Paris abonde, qui ſe répandent dans toutes les aſſemblées; & qui n'ont que des phraſes incohérentes, que des propos vagues, que des ironies qu'on prend pour de l'eſprit & pour du ſavoir.

Vous n'êtes guères plus inſtruits ſur les arts, continua le Suédois, & plus d'une fois les étrangers vinrent vous apprendre de quelle école ſortoit un tableau; s'il en étoit autrement, les Dieux vous auroient trop donné. Il vous falloit un contrepoids qui nous mît dans le cas de nous meſurer avec vous.

Le compliment étoit flatteur, & je l'en remerciai; ſans le contredire ſur ce qu'il ajouta touchant les bévues, les anacroniſmes dont nos pe-

tites maîtresses & nos élégans se rendent si souvent coupables.

Plutôt, selon leur manière de voir, un entretien agréable qui n'ait pas le sens commun, qu'une conversation pesante mais érudite. C'est ainsi que nous pensons. Un Légiste Allemand, un Théologien Hybernois, un Médecin Hollandois; il y a dans Paris de quoi se trouver mal. Aussi nos écoles de droit, faut-il l'avouer, ne sont-elles plus fréquentées. Ceux qui étudient cette science parmi nous se contentent d'y paroître dix ou douze fois l'année; & les voilà suffisamment instruits pour prendre des Charges, pour juger.

Comment parmi vous souffre-t'on un pareil désordre. C'est ici que l'Allemagne a le plus grand avantage sur vous. On n'y connoît les Loix, que parce qu'on les étudie.

Vos réflexions sont la raison même, & nous attendons de jour en jour une réforme qui corrigera cet abus énor-

me ; celui qui la fera, méritera des ſtatues.

Je ne m'étonne plus ſi vous vous effarouchez à l'aſpect d'un homme de loi, & ſi l'ouvrage incomparable de Monteſquieu, n'eſt guères lu parmi nous.

Voltaire en oſant le critiquer, a ôté le déſir de le lire ; de ſorte qu'aujourd'hui la jeuneſſe n'en connoît que le titre.

Mais je veux bien croire qu'ayant autant d'Eccléſiaſtiques que vous en avez, la Théologie eſt au moins parmi vous, dans le plus grand honneur.

Dites, comme elle eſt ſacrée, que la plûpart de ces petits Abbés que vous voyez journellement épars dans ce lieu, n'ont garde d'y toucher ; excepté nos Docteurs de la Loi, l'on ſe contente d'une ſcholaſtique étudiée à la hâte ; & ces antiques & ſuperbes ſources, d'où la Religion tire ſa force, ſont ignorées. Notre Sorbonne en gémit ; & comme elle eſt vieille,

on la laiſſe crier, pour prêter l'oreille à des nouveautés. C'eſt aujourd'hui le bel eſprit qui compoſe la plûpart des Sermons, & qui remplace l'érudition vénérable des ſiécles paſſés. On ne connoît plus les PP. de l'Egliſe, que de nom, quoiqu'il y ait des Séminaires, & des Paſteurs très-inſtruits.

Oh! je ſais que l'inſtruction ſubſiſte toujours parmi vous, & qu'en tous les genres vous avez d'excellentes écoles. J'eſtime infiniment votre Univerſité; j'ai ſuivi vos thèſes, vos exercices, & très-ſouvent je me procure l'avantage d'aſſiſter aux leçons du Collège Royal. L'analyſe que M. l'Abbé de Cournand fit l'an dernier de vos Orateurs, me parut un travail plein de goût & de génie. Il me ſembla qu'il ajoutoit encore au mérite des magnifiques ouvrages dont il nous donna l'extrait.

Je n'eus pas de peine à ſouſcrire à cet éloge, étant convaincu par moi-même

même de la vérité du fait; & je laissai parler mon cher Suédois que j'entendois avec un vrai plaisir.

Il fut alors interrompu par deux hommes chamarés d'ordres ; mais qui n'avoient pas le sens commun. Aussi les congédia-t'il lestement sans manquer aux égards qu'exigent les marques d'honneur ; & il reprit sa conversation. Soit qu'il voulût réparer ce qu'il m'avoit dit un peu crûment sur nos connoissances superficielles, soit qu'il fût réellement content de quelques nouveaux ouvrages, il loua jusqu'à nos petites productions telles que les bas Reliefs du dix-huitième siècle, Paris en miniature, la Confession générale de l'année 1785. L'Année galante, ou les Intrigues secrettes du Marquis de.....

Il finit par me dire, que lorsqu'il entendoit nos jolies femmes, il donneroit quittance du savoir, en faveur de l'esprit. Elles sont ajouta-t il ravissantes jusque dans leur ignorance

même. Je ne puis m'empêcher d'aimer l'ingénuité de la Comteſſe de ***, qui ordonnoit l'autre jour à ſon laquais d'aller lui chercher des feuilles de Therpſicore, pour les prendre en guiſe de thé.

Nos petits maîtres, lui dis-je, tiennent tous les jours des propos qui valent bien celui-ci. Le Chevalier de **, répondoit tout bonnement à un Prince qui lui reprochoit d'être Pyrrhonien : il s'en faut bien Monſeigneur, car je ſuis Poitevin.

Choſe extraordinaire ! on n'a jamais autant écrit, & jamais moins ſu. Votre abondance, fait votre diſette. Chaque jour dix ouvrages nouveaux. C'eſt le moyen de toujours lire, & de tout ignorer. Il me ſemble, obſerva-t'il que vos jeunes gens entrent de trop bonne-heure dans le monde ; encore s'ils n'y paroiſſoient que pour écouter : mais c'eſt pour décider. Chaque matinée leur apporte leur eſprit ; & pour peu qu'ils ſachent retenir ce qu'on lit dans les écrits

circulaires, les voilà pourvus de connoiſſances juſqu'au ſoir.

Rien de plus joli qu'un eſprit qu'on prend feuille à feuille; mais on n'a qu'un revenu viager, & l'on ne laiſſe rien après ſoi.

Je reconnnois, lui dis-je, à ce ton d'amabilité, que les Suédois paſſent avec raiſon pour des petits François. Vous ſavez vous mettre au niveau de Paris, de la manière la plus agréable.

Et vos petits Auteurs naiſſans, répliqua-t-il, qui ſe placent ſur la même ligne que vos premiers Ecrivains; voilà ce qu'il faut admirer. . . . Qu'en penſez-vous? . . . .

Que ce ſont des enfans-de-chœur de la Littérature, qui ſavent tout au plus dire un verſet, & qui prennent le pas ſur les chantres. Nous aurions beſoin parmi les Auteurs d'une hiérarchie comme dans le Clergé, où le Chapelain n'oſe faire le Curé; où le Chanoine n'a garde de ſe donner

pour un Prélat : par ce moyen les rangs feroient aſſignés.

On rapporte que le févère Boileau dit fouvent à de petits Grimauds qui venoient le confulter : vous : retournez au comptoir de votre père, on apprend facilement à chiffrer ; vous : reprenez l'aulne que vous avez quittée ; l'on n'a pas befoin de génie pour mefurer. &c. &c.

Par-là il vous épargna l'incommodité d'un tas d'Ecrivaſſiers, qui feroient venus vous défoler.

Ils n'auroient pas fait pire que cette petite claſſe de petits Littérateurs, qui depuis quelques années fe font emparés des Imprimeries pour débiter des paradoxes, & des riens, pour fronder les meilleurs ouvrages, pour décrier les bons Auteurs. La Religion même, fous leur plume, devient un fujet de plaifanterie ; & comme leurs productions n'ont rien de folide, & qu'ils font toujours à l'alphabet des premières connoiſſan-

ces : ils critiquent, ils mordent, ils calomnient.

Quelques traits épigrammatiques soutiennent, au gré des lecteurs superficiels, ces pitoyables ouvrages pendant quelque tems, jusqu'au moment où ils retombent enfin dans le néant d'où ils étoient sortis.

Retranchez la nomenclature des théâtres, les bons mots tant ressassés des Pyrron, des Voltaire, & de plusieurs autres; quelques saillies, que le hasard amène plutôt que l'esprit, surtout des décisions sans justesse, comme sans raison, & vous trouverez l'ignorance même chez ceux qu'on croit des coriphées. Fronder aujourd'hui c'est raisonner; plaisanter c'est prouver.

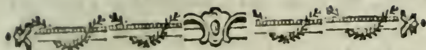
Jamais, me répondit le Suédois, les Anglois ne vous feroient un pareil aveu. Il n'y a pas jusqu'au bavardage de leur Stèrn, dont ils sont enchantés. C'est dommage que cette Nation, qui a tant de moyens de se faire admirer, se croie toujours im-

peccable, & qu'elle s'attribue une infaillibilité, qu'elle ne peut ſouffrir dans les Papes.

Le François a du moins le courage de convenir de ſes torts; & cela prouve combien votre Nation eſt aimable. Auſſi ne me ſuis-je permis d'en relever qnelques défauts, que parce que je connois votre franchiſe & votre aménité.

L'heure du ſpectacle nous ſépara. L'aimable Etranger gagna le théâtre Italien, & moi mon manoir. Peut-être ne nous retrouverons-nous plus : car tel eſt Paris; on ſe rencontre, on ſe perd; & toujours un nouveau monde ſuccède à celui qu'on a quitté.





LE GUIGNON.

Septième Entretien.

Ce fut une aimable veuve qui me donna lieu de m'entretenir ſur ce ſujet. Je la trouvai au Palais-Royal contrariée par mille incidens qui ſembloient ſe ſuccéder à deſſein de nuire à ſes vues. Rien ne lui réuſſiſſoit ; & les plus fortes eſpérances venoient toujours échouer au moment de ſe réaliſer.

Oh ! pour le coup, me dit-elle, je croirois à la fatalité. Le deſtin s'acharne à me tourmenter, & c'eſt, ajouta-t-elle, ce qu'on appelle guignon : mais, quelle en eſt donc la cauſe ? quelle en eſt donc la fin ?

Si nous remontons, lui dis-je, au premier être, comme à la première

ſource de tous les événemens, je vois dans le Livre de Job, qu'il a marqué la deſtinée des hommes ſur leur front & dans leur main : *In manu & in fronte hominum ſignavit fata.* Je vois qu'il ne tombe pas un paſſereau ſur la terre ſans ſa permiſſion, & que tout ce qu'il a prévu n'impoſe point néceſſité, mais arrive infailliblement ; je vois que les cauſes ſecondes, naiſſant des circonſtances & des événemens, ſont une autre ſource de nos plaiſirs, ou de nos chagrins, qu'elles ſe maintiennent ou qu'elles varient de manière à nous réjouir, ou à nous vexer ; de ſorte que lorſque la grèle vient à ravager nos moiſſons, c'eſt que la fermentation des élémens doit néceſſairement produire cette calamité.

La queſtion eſt d'autant plus difficile à traiter, répondit-elle, que des gens tournent le dos à la fortune, & qu'elle vient toujours les trouver ; que d'autres la cajeolent & l'adorent, & qu'elle eſt toujours leur ennemie :

j'en ſuis moi-même un exemple, moi, dépouillée d'une partie de mes biens, ſans avoir manqué de conduite, & d'avoir les plus fortes protections : dira-t-on que les conſtellations contribuent à nos infortunes ? En ce cas, deux jumeaux devroient éprouver les mêmes malheurs, ou les mêmes proſpérités ; & cependant le contraire arrive. Dira-t-on que la Providence prend les uns en grippe, les autres en affection? cela ne s'accorde point avec la juſtice de Dieu. Mais, où je me perds, c'eſt ſur l'article des loteries & des jeux. L'homme de bien, l'homme le plus indigent, n'y gagne preſque jamais.

Il faut dire à cela, Madame, que ces ſortes d'avantages ne contribuant point à la vraie félicité pour laquelle nous ſommes nés, le ſouverain Etre les a ſubordonnés à des moyens qui nous ſont inconnus. Le plus habile joueur perd ſouvent ; mais outre que cela vient peut-être de ce que, plein de ſon habileté, il ne donne pas aſſez

d'attention au jeu ; la Providence permet que celui-ci gagne, parce qu'il a des vertus humaines qu'elle veut récompenser ; & que celui là perde, parce qu'il a des vertus surnaturelles, à qui le Ciel réserve un autre prix.

Que de gens, me dit-elle, qui, pendant que nous traitons cette question du jeu, maudissent ici maintenant les cartes & les dez.

Nous nous étendîmes sur cet article, en observant qu'il n'y a presque pas de joueur qui ne se retirât avec quelque profit, s'il savoit s'arrêter à-propos ; que le moyen de faire fortune n'est pas de la tourmenter, mais qu'il s'agit de bien épier le moment, & de bien le saisir ; qu'il n'y a point d'homme, enfin, à qui la fortune ne se soit présentée avec plus ou moins d'avantage.

Je partis de là pour avancer que chacun de nous en entrant dans le monde prenoit un billet de loterie, bon ou mauvais, & que c'étoit la Providence qui les distribuoit ;

qu'on ne pouvoit posséder tous les biens à la-fois, & que j'avois calculé qu'il me seroit impossible d'avoir en partage des richesses & des honneurs, parce qu'au moment de ma naissance un billet qui portoit santé, liberté, gaîté, m'étoit heureusement échu.

Aussi me donneroit-on des trésors, je les refuserois sur-le-champ, non par un désintéressement philosophique, mais parce qu'après avoir vu qu'on ne gagne un bien qu'au détriment d'un autre, j'avois sagement prévu qu'en devenant riche, je deviendrois misantrope, ou malade.

Comment, Monsieur, répondit la Comtesse, vous refuseriez maintenant le produit d'un quine, par exemple, si vous veniez à le gagner?

Non, Madame, mais dès le moment même, fut-il question de trois millions, il ne m'en resteroit qu'une somme modique; je les verserois avec une volupté que je ne puis rendre, dans le sein des indigens & de

quelques amis malheureux. On imputeroit ſans doute à l'orgueil une action auſſi rare, mais en déſirant que cet orgueil devînt épidémique.

Il eſt impoſſible de poſſéder tous les biens à la fois. Acquiert-on des honneurs? c'eſt preſque toujours aux dépens de la gaîté.

La Comteſſe de Maulevrier, née d'Eſtaing, femme unique par ſes connoiſſances, & par ſon génie, me diſoit un jour; je deſire depuis quinze ans la fin de mes procès; & je la redoute; j'ai calculé les événemens de la vie, & je prévois que les maladies viendront m'aſſaillir dès que mes affaires ſeront liquidées. A peine les eut-elle finies, qu'une apoplexie vint confirmer ſa prédiction.

D'ailleurs, il eſt des hommes qui ſemblent nés pour le malheur: parens, amis, protecteurs, talens, rien ne peut les arracher à l'infortune. Eſt-ce haſard? eſt-ce fatalité?

Un Anglois diſoit un jour au Chancelier Bacon, qui s'occupoit des moyens

de lui procurer un bien-être; ne vous en avifez pas, à moins que vous ne vouliez périr. Il lui tira enfuite de fa poche une lifte de plus de vingt perfonnes, qui moururent toutes au moment où elles alloient le placer. C'eft l'hiftoire du Gafcon, qui difoit: fi les hommes naiffoient fans tête, je ferois chapelier.

Le Cardinal Mazarin connoiffoit nos deftinées, lorfqu'il demandoit d'un homme qu'il vouloit employer, eft-il heureux ? Toute la prévoyance poffible n'empêche pas d'échouer, fi le guignon vient à s'en mêler.

Heureufement, dit la Comteffe, une jufte compenfation entre les biens & les maux, dédommage ceux qui font balottés par le fort. Chez l'un, la manière de penfer fupplée aux richeffes; chez l'autre, l'infouciance de la vie rend indifférent à tous les maux; d'où je conclus que l'efpérance & l'imagination font les meilleurs tréfors.

Le pauvre a des jouiſſances que nous ignorons, & qui font ſa felicité : il ſent mille fois mieux que nous la faveur d'un rayon de ſoleil ; il ſavoure plus délicieuſement un morceau de pain, que nous ne goûtons les meilleurs mets ; un lumignon dans ſa cabane, lui paroît un flambeau ; & le plaiſir de prendre le grand air, lui ſemble préférable à celui d'être enfermé dans un cachot, traîné ſur quatre roues.

On s'apperçoit qu'un Payſan ne peut ſupporter le ſéjour de la ville ; que s'il entre dans quelque magnifique appartement, c'eſt avec tout l'empreſſement d'en ſortir.

Les Princes de Lorraine eurent toute la peine du monde à dépouillet le célèbre Duval de ſa condition de berger ; il aimoit mille fois mieux garder les moutons que d'habiter la Cour ; & lorſqu'on lui en montroit les beautés, il diſoit : le lever du ſoleil eſt bien plus beau. L'aurore, qui pour nous eſt l'objet le plus

indifférent, lui sembloit chaque matin un délicieux spectacle; & lorsque quelque brouillard l'empêchoit d'en jouir, il s'en affligeoit, comme le petit-maître se désespère quand il y a relâche au théâtre.

Quelque satisfaisante, Madame, que soit cette explication, il restera toujours des difficultés insurmontables sur le guignon. Ce monde est une énorme machine, dont la Providence nous a caché les ressorts. Cependant, trop de pétulance, ou trop de lenteur, occasionne souvent les disgraces dont nous nous plaignons. Les hommes de génie ne sont ordinairement malheureux, que parce qu'ils se découragent dès la première tentative qui ne leur réussit pas. On n'obtient qu'en faisant anti-chambre; eh! comment se soumettre à cette ennuyeuse épreuve, quand on est avare de son tems? quatre heures d'attente pour obtenir une minute de conversation, c'est payer trop cher,

disoit Mascaron, l'honneur de visiter les gens en place.

Nous ne jugeons jamais bien du présent, que parce que nous ignorons l'avenir. On ne sait que la moitié des choses, quand on n'en connoît pas la fin. La vie future nous donnera la solution de tous les doutes & de tous les problêmes; sans elle je défie l'homme le plus habile de rien expliquer : notre raison n'est supérieure à l'instinct des bêtes, que parce qu'elle doit nous survivre, & qu'il nous falloit un magasin inépuisable de pensées pour suffire à une éternité.

Le hasard ne pouvoit nous amener plus à propos une Marquise qui a toujours une Illiade de malheurs à raconter; mais nous pensâmes, la Veuve & moi, qu'il ne falloit pas épuiser un pareil sujet; & vîte nous allâmes au Bois de Boulogne respirer la suave odeur de l'aubépine & du lilas. Là, nouveaux cieux, nouvelle terre; là, nous moralisâmes sur

la gaîté, cette ſituation de l'ame qui double l'exiſtence, & qui rend tranſparens les objets les plus ſombres.

Il eſt ſans doute étrange que l'homme ayant en lui-même un ſi grand fond d'idées qu'il peut varier à ſa volonté, ne ſache pas uſer d'un avantage auſſi précieux pour ſe diſtraire de ſes malheurs; s'il s'enfonce dans l'avenir, lorſque le préſent l'inquiette, ce n'eſt que pour ſe tourmenter encore plus.

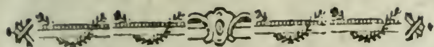
N'en déplaiſe à M. Héraclite, il n'y a que la philoſophie riante qui triomphe des maux: alors on ne ſe fait une perſpective que de ce qui eſt agréable; & l'on ſe regarde comme au parterre, à l'égard de tous les événemens de la vie qui occupent la ſcène du monde.

La Veuve étoit trop philoſophe pour ne pas ſouſcrire à ces réflexions. Mon cœur les trouveroit juſtes, me dit elle, ſi mon eſprit venoit à les déſavouer.

Nous revînmes lentement, non

pour menager les chevaux, mais pour jouir de ces bords de la Seine, où la nature & l'art ſemblent avoir ſemé des fleurs à l'envi. Tout y fait tableau de manière à remplir l'ame & les yeux des objets les plus ſéduiſans.





Le parallèle des deux Sexes.

HUITIÈME ENTRETIEN.

IL y a long-tems que je l'ai dit : les deux ſexes ſe valent bien ; & ce fut l'autre jour le ſujet d'une converſation avec deux hommes célèbres, dont l'eſprit n'eſt pas moins agréable que profond. Nous nous trouvâmes dans le lieu des rencontres ; & le Palais Royal devint le théâtre de nos réflexions.

Ce flux & reflux de toute condition, de tout ſexe, de tout âge, que nous appercevions d'une fenêtre, d'où nous toiſions toute l'étendue du Jardin, nous fournit l'occaſion de parler de la différence qui ſe trouve dans le génie, comme dans le caractère, des hommes & des femmes. Queſtion tant de fois agitée, & queſ-

tion toujours indécise : les imaginations, d'après l'opinion, ou le préjugé s'échauffent sur cet objet, & surtout d'après la gloriole dont les deux sexes sont également susceptibles ; car il n'y a point d'Etre animé qui ne participe à l'orgueil. Si parmi les animaux mêmes, le corbeau pouvoit raisonner, il vous diroit qu'il n'est si fier de sa démarche, que parce qu'il l'emporte sur tous les oiseaux ; l'écureuil même, prétendroit être supérieur au lion ; & il faut convenir qu'il auroit assez beau jeu parmi nous, qui dans nos gentillesses, comme dans nos légèretés, ne le copions pas mal.

On m'objecta que malgré les plus intimes rapports entre l'homme & la femme, on ne pouvoit nier que la science ne fût notre partage, & qu'en cela nous avions sur le sexe l'avantage le plus complet. On dit que les femmes savantes ne forment qu'une très-petite collection, en comparaison de l'innombrable mul-

titude d'hommes érudits ; qu'enfin nos bibliothèques n'étoient composées que d'ouvrages sortis de nos mains, tandis qu'on y apperçoit à peine quelques *in*-12. écrits par des femmes ; & qu'encore n'avoient-elles pas toujours été seules à travailler leurs livres.

Je leur fis observer qu'on changeoit la question ; qu'il ne s'agissoit point de ce que les femmes ont fait, mais de ce qu'elles ont pû faire.

Or, il est certain qu'elles ont montré dans tous les genres d'écrire, un génie sublime & facile, léger & profond, selon les sujets, & selon les circonstances. Théologie, physique, histoire, mathématique, éloquence, poésie ; rien n'a échappé à leur sagacité ; & les essais qu'elles nous ont donné sur les différentes sciences, nous ont appris à connoître toute l'étendue de leur génie.

Nous vous accorderons, me répliquèrent-ils, que leur esprit naturel vaut souvent mieux que notre savoir ;

que pour avoir moins étudié que nous, elles ont mieux conſervé ce ſentiment qui tient à l'ame, & qui n'eſt point offuſqué par des opinions étrangères; que leurs livres, en conſéquence, ſont preſque toujours leur véritable portrait. Mais cette vigueur de génie qu'on trouve dans Tacite, dans Cicéron, dans Monteſquieu, dans Rouſſeau, ne fut jamais leur partage : elles ont trop de délicateſſe pour atteindre cette force, qui double en quelque ſorte l'eſprit.

Je ne veux que votre aveu pour gagner mon procès, s'il eſt vrai qu'une compenſation ſuffit pour établir l'égalité. C'eſt l'hiſtoire de la tulippe & de la roſe; celle-ci n'a point la riche variété de couleurs, mais elle répand un parfum qui la met au pair des fleurs les mieux panachées.

D'ailleurs, dans l'hiſtoire ſacrée, comme dans la profane, que de fragmens d'éloquence, que de morceaux de génie, qui prouvent que les fem-

mes peuvent avoir un eſprit mâle ainſi que nous ! Chacun admire ce diſcours ſi énergique, ſi ſublime, ſi attendriſſant, de la mère de ſaint Jean Chryſoſtôme, rapporté par Rollin, lorſqu'elle détermine ſon fils à ne point la quitter; dans Boſſuet même, il n'y a rien d'auſſi beau : ſentimens de l'ame, expreſſions du génie, gémiſſemens de la douleur ! tout y eſt rendu de manière à exciter des raviſſemens & des pleurs.

Dira-t-on que les Commentaires de Newton, par la Marquiſe du Châtelet, n'appartiennent point au génie? que les Ouvrages de Madame Dacier ne ſont pas ſavans ?

Qu'on ouvre des Collèges pour le ſexe; qu'on l'applique de bonne heure à nos études, & bientôt on verra qu'il eſt capable d'acquérir tout ce que nous ſavons, de faire tout ce que nous faiſons.

La Politique même, cet art de combiner & de ſe taire, de joindre l'avenir au paſſé, s'emparera de ſon

eſprit; & s'il étoit poſſible d'en douter, Elizabeth, Reine d'Angleterre; Marie-Thérèſe, Reine de Hongrie; Catherine, Impératrice de toutes les Ruſſies, viendroient en témoignage. Quel heureux phénomène que leur règne! & combien de femmes fortes & ſavantes, dont les conſeils furent le ſalut des Empires! mais qui gardèrent l'incognito pendant que des Miniſtres ou des Souverains s'en faiſoient honneur. On ſait que Pierre-le-Grand dut à ſon épouſe ſa conſervation & ſa gloire.

Cependant, ce ſexe eut rarement des héroïnes, pendant que nous avons à profuſion des héros.

Dites, Meſſieurs, que ce ſont les occaſions qui lui manquent. On ne lui apprend, ni à faire des armes, ni à connoître la partie militaire, ni à commander des armées. Ce qu'on ne peut conteſter; c'eſt que les femmes ſupportent mieux que nous la douleur; que leur conſtitution les expoſe à des maladies journalières,

dont

dont elles triomphent avec avantage; tandis que l'homme le plus robuste est souvent abattu par une simple fièvre.

S'il faut en venir aux exemples, rien de plus courageux que les Dames Grecques & Romaines ; rien de plus intrépide que les Vierges chrétiennes , que la persécution livre aux plus horribles tourmens. Elle osent tout, plutôt que de manquer à leur devoir; & leur force devient l'étonnement de leur siécle, & le germe de leur immortalité.

Les histoires de tous les pays, sont remplies de traits que le Sexe ne peut lire avec indifférence ; on lui permettroit même d'avoir de l'orgueil à la vue d'une Lucrèce, qui estimant son honneur plus que sa vie, se donne fièrement la mort ; à l'aspect d'une Cléopâtre , qui plutôt que de servir au triomphe des Romains , s'élève au-dessus des horreurs du trépas, & ne connoît d'autre malheur que l'esclavage.

On crut pouvoir me soutenir qu'un tel héroïsme, n'étoit qu'une effervescence du moment, c'est-à-dire, plûtôt une impulsion, qu'une réflexion; & que les femmes rendues à leur sang-froid; revenoient à leur timidité naturelle; jusqu'à s'étonner elles-mêmes de leur propre bravoure.

Je leur prouvai qu'ils avoient d'autant plus tort de porter un pareil jugement, que la patience étoit la vertu caractéristique du Sexe; qu'il falloit le voir dans les embarras d'un ménage, sur-tout sous la tyrannie d'un mari brutal, pour apprécier sa constance, & que tant de femmes qu'on dit acariâtres; ne le sont devenues, que parce qu'on les tourmente. L'histoire des ménages, est celle des plus déchirantes scènes, & ce sont presque toujours les hommes qui les occasionnent, ou par l'effet de leur jalousie, ou par un amour excessif pour la dépense. Ils sont charmans chez les autres, insupportables au sein de leur famille; & souvent pour que

le public dise : c'est la femme qui a tort.

Il étoit, sans doute, impossible de parler des femmes, sans parler d'amour ; & c'est alors que mes deux Emules dans la carriere de la conversation, me soutinrent avec chaleur que cet article étoit leur défaite totale; qu'elles avoient fait de ce noble sentiment, la passion la plus détestable en y joignant la vengeance, la haine, la fureur; qu'elles l'avoient enfin armé du poison, du fer & du feu; que nos tragédies, comme nos histoires déposoient en faveur de cette terrible vérité.

Je me hâtai de répondre, en faisant voir qu'en chantant l'amour sur tous les airs, qu'en le divinisant dans tous les Romans ; nous avions pour ainsi dire forcé le Sexe à devenir galant; & que lorsqu'une femme se livroit à des transports effrénés, c'étoit notre ouvrage.

Ainsi, il faudra croire que lorsqu'elles affectent un air de rudesse

à l'égard d'un homme qu'elles adorent ; que lorſqu'elles careſſent un époux au moment qu'elles vont lui faire infidélité ; que lorſqu'elles voilent une méchanceté dans le tems quelles montrent la plus grande douceur ; que lorſqu'elles font les malades pour obtenir ce quelles déſirent ; que lorſqu'elles jalouſent les amis de leurs amans, dans la crainte d'un bon conſeil ; que lorſqu'elles ruinent leurs confidens, en paroiſſant travailler à leur bien ; que lorſqu'elles font enfin de toute leur vie, le plus ſingulier Roman ; il faudra croire qu'elles n'agiſſent que d'après nous.....

Tout cela ſeroit excellent pour votre cauſe, ſi nous n'étions ni méchans, ni perfides, ni trompeurs ; mais combien de ſcènes n'avons nous pas donné ſous tous ces aſpects ! il faudroit n'avoir pas lu les Mémoires du Palais, pour en douter : nous ne ſommes pas ici pour nous accuſer ; mais que de reproches ne pourrions nous pas nous faire ſur notre

manière de traiter l'hyménée, & de gouverner l'amour. Il eſt plus ſage de tirer le rideau ſur les ravages de cette paſſion qui ne ſont honorables ni pour les femmes, ni pour nous. Si elles nous jouent avec plus d'adreſſe, nous les trompons avec plus de facilité, parce que nous en avons plus de moyens. Un mari ſe plaint des écarts d'une épouſe, après qu'il a meublé ſa maiſon des eſtampes les plus immodeſtes, après qu'il a mille fois tenu dans ſa préſence les propos les plus indécens, & pendant qu'il vit lui-même avec des filles perdues. Le Sexe, naturellement timide, ne s'abandonnera point au déréglement, quand il ne verra que de bons exemples; quand on ne lui chantéra pas toujours aux oreilles, & cela dès l'âge de ſix ans: Ah! que l'Amour eſt choſe jolie; quand on ne le mènera plus aux Spectacles, pour lui apprendre à tromper un mari jaloux.

D'ailleurs, les deux Sexes étant

également conſtitués, pour le phyſique, comme pour le moral; la fermentation des paſſions doit produire les mêmes effets.

Mes deux Antagoniſtes paſſoient rapidement d'un objet à l'autre, comme ceux qui n'ont point de bonnes raiſons à donner; ils m'objectèrent la frivolité des femmes, leur fanatiſme pour les modes, leurs journées perdues dans des amuſemens puériles, & dans des converſations ſuperflues.

Mais vous oubliez, leur dis-je, la multitude incroyable de femmes qui travaillent, pour ne me parler que de nos Elégantes & de nos Marquiſes; & encore vous prouverai-je, ſans effort, que nous avons tous ces ridicules; & que ſouvent nous ſommes plus femmes que le Sexe même, dans la manière de nous ajuſter & de diſcourir.

Il n'y a pas juſqu'à des Abbés, que le ſiècle ſemble avoir choiſi pour être des Orateurs à la toilette, qui,

frisés, parfumés, viennent épuiser leur esprit & leurs matinées à conter des fadeurs à quelque petite maîtresse, qui se moque d'eux intérieurement.

Mais, quand même le Sexe étudieroit moins un livre qu'un miroir; quel reproche pouvous-nous lui faire, si nous ne manquons jamais de le condamner, lorsqu'il n'est pas paré, si nous ne cessons de tourner en ridicule toute femme savante; & si les paroles que nous lui adressons roulent continuellement sur de fades éloges, & sur d'absurdes frivolités.

Pauvre Sexe, sans cesse on te critique, & sans cesse on te recherche. C'est un aveu public de tes appas, comme de tes vertus. L'homme le plus prévenu reconnoît intérieurement qu'il n'aura jamais en partage, ni ta douceur, ni ta sensibilité.

Mais du moins, vous conviendrez qu'il babille à toute outrance; que dans son commerce il y a toujours

des médiſances, des rapports, des caquets.

Oui, dans la mauvaiſe compagnie; mais je ne vois perſonne d'auſſi ſilentieux que les femmes dans les bonnes ſociétés. Les nouvelles qui forment la converſation des hommes ne tariſſent preſque jamais, au point qne cela va ſouvent juſqu'au bavardage, & ſurtout aujourd'hui plus que jamais, qu'ils ſe mêlent preſque tous de littérature; & que la moindre brochure entre dans leurs entretiens.

Les femmes bien élevées, donnent à la Société le meilleur ton; & ſi nous étions moins importuns; loin de leur dérober le feu de la cheminée, & de les empêcher de parler, nous aurions les égards qui leur ſont dus.

Vous conviendrez au moins qu'on ne peut traiter aucune queſtion ſcientifique, ni lire aucun Ouvrage, lorſque quelques Elégantes ſe trouvent

dans la Société. C'est alors un mot qu'elles disent à l'oreille, qu'elles s'entretiennent avec leur chien, qu'elles se cachent pour rire derrière un évantail, ou qu'elles baillent de manière à décéler tout leur ennui.

Si vous parcouriez l'Asie, si vous visitiez Constantinople, vous sentiriez combien leur absence attriste les Sociétés. Londres n'est aussi morne que parce que le sexe trop occupé des détails du ménage n'y paroît que d'une manière empruntée. Les hommes sont presque toujours tapageurs, & bourrus, quand le commerce des femmes ne vient pas les adoucir.

J'avois heureusement affaire à des gens raisonnables qui se rendirent à mes raisons; il est vrai que nous n'avions pas disputé.

Ils finirent par observer que l'éducation bisarre qu'on donnoit maintenant au sexe lui faisoit perdre en partie ses bonnes qualités; que tant que l'alphabet de la galanterie seroit

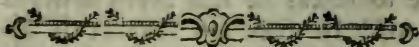
le premier livre qu'on lui mettroit en main, les enfans, comme les maris, devoient trembler : qu'à ne parler même qu'humainement, on avoit eu le plus grand tort de négliger les devoirs de Religion, parce qu'il vaut infiniment mieux voir une femme lire Nicole, que les Contes de la Fontaine.

Je convins qu'en général les femmes étoient trop susceptibles ; que la plus légère plaisanterie sur le sexe ne manquoit pas de les blesser : mais j'avouai en même-tems que cela tenoit à la foiblesse de leurs organes; & que nous leur avions trop d'obligations de ce qu'elles ont souffert, relativement à notre première éducation, pour ne pas ménager sur cet article leur sensibilité.

Jamais les hommes ne feroient pour leurs enfans, tout ce que les femmes ont fait pour nous. Je serois trop heureux si je pouvois acquitter ici la dette générale à leur égard. Que d'insomnies, que d'inquiétudes, que

de tourmens ne leur avons-nous pas causé ! Je m'en fais souvent le tableau, & je m'écrie : quelle horrible ingratitude, si nous osons l'oublier !





LES CHARLATANS.

Neuvieme Entretien.

La ſcience a ſes ſinges, comme la dévotion, diſois-je l'autre jour à une charmante Portugaiſe, que je joignis au Palais-Royal, & qui, pour continuer la converſation de ſon mari, s'entretint ſur les Charlatans. Il me ſemble que les ſiècles éclairés devroient les faire diſparoître, & c'eſt tout le contraire. Jamais on n'en vit en ſi grand nombre que dans ces jours philoſophiques, où l'on prétend avoir détruit le fanatiſme & la ſuperſtition.

Ne ſavez-vous pas, me dit l'aimable Etrangère, que ces gens-là ſe modèlent ſelon les tems où ils paroiſſent; & que ceux qui ſe mon-

trent aujourd'hui parmi nous ont pris le costume du dix-huitième siècle ; une brillante superficie de toutes les connoissances, une teinture de grandeur d'ame, un air de désintéressement, mais surtout les grands mots de patriotisme & d'humanité : c'est-là leur triomphe.

De la hardiesse à fronder les opinions reçues ; de l'adresse pour en établir de nouvelles ; un langage mystérieux, qui semble dire beaucoup, & qui ne dit rien ; un ton d'insinuation, & quelquefois d'orgueil : beaucoup de pays qu'on a vu ; beaucoup de correspondances, qu'on sait habilement citer ; quelques demi-soupirs de tems en tems, sur les entraves qu'on met aux plus utiles découvertes : voilà, selon mon avis, observa très-judicieusement le Chevalier Portugais, tout ce qu'il faut pour produire un Charlatan.

Et des Prôneurs, ajoutai-je à cette observation ; car il leur en faut dans tous les états pour exalter leur savoir-

faire. Par ce moyen, un ſimulacre devient un Etre animé.

Nous opinâmes d'un commun accord que c'étoit un fond inépuiſable que la crédulité du Public; & que le charlatanifme en ayant fait ſa reſſource, on ne devoit pas s'étonner ſi les Empyriques renaiſſoient dans tous les lieux, & dans tous les tems.

Mais comment, obſerva la Portugaiſe, les gens d'eſprit peuvent-ils adopter leurs rêveries ?

Parce que l'imagination, toujours plus exaltée que la raiſon, aime ſingulièrement le merveilleux. Le bon ſens, naturellement timide, ne marche qu'à tâtons, & veut ſe rendre compte à ſoi-même de ce qu'il entend, & de ce qu'il voit; mais l'eſprit aime à ſe frayer des routes où perſonne n'a paſſé : il croit s'approcher de l'Intelligence ſuprême, à meſure qu'il s'éloigne du reſte des mortels : il aime à ſe répandre dans des régions inconnues, d'où les autres hommes ne lui paroiſſent que des

nains ; c'eſt alors qu'il s'exalte, & qu'il jouit !

Elle applaudit à cette réflexion, en ajoutant qu'elle en voyoit un exemple ſenſible dans ſon pays, où les imaginations plus en effervefcence que dans les régions du Nord, pouſſoient la Religion même plus loin que toutes les autres Nations, qu'on y goûtoit plus qu'ailleurs les ſingularités, & qu'on n'y étoit ſi fanatique & ſi ſuperſtitieux, que parce qu'on aimoit l'extraordinaire.

Nous parcourûmes alors les ſyſtêmes déraiſonnables qui ont fait fortune parmi les hommes, non ſans étonnement de ce que la pierre philoſophale toujours introuvable, étoit toujours recherchée ; de ce que la médecine univerſelle, toujours inacceſſible, avoit toujours des partiſans. Chaque année, quelque nouvel Empyrique paroît ſur la ſcène du monde, bien aſſuré d'avoir des ſectaires ; & ce ſont ordinairement les perſonnages qui croient le moins aux vé-

rités révélées, qui donnent dans des abſurdités ; tant il eſt vrai que l'eſprit humain eſt toujours la dupe de lui-même, lorſqu'il n'a que ſes propres idées pour appui. L'on ſent qu'il eſt né pour croire, parce que l'Eternel a voulu ſubjuguer ſa raiſon ; & que lorſqu'il ne ſe ſoumet pas à la Foi, il embraſſe des ſyſtêmes qui font pitié ; c'eſt-à-dire, que pour ne pas croire des choſes incompréhenſibles il en croit d'incroyables.

Ces malheurs, dit très-bien le Chevalier Portugais, n'ont d'autre cauſe que notre indigence & nos beſoins. L'on eſt malheureux, l'on veut s'enrichir ; on eſt malade, on deſire guérir : l'eſpérance n'eſt pas moins la ſource de nos illuſions que de notre bonheur ; de ſorte que l'homme eſt, pour ainſi dire, excuſable quand il croit des chimères.

Mais il en eſt de ſi abſurdes ! Je ris toutes les fois que je penſe à la ſimplicité de certaines perſonnes qui croient fermement que Taylord,

fameux Oculiſte, mit les yeux d'un chien Danois à une Princeſſe étrangère, qui avoit perdu les ſiens; que ces yeux s'enchaſsèrent parfaitement, mais qu'on fut obligé de les ôter; parce que la Princeſſe voyant les objets à la manière des chiens, couroit indécemment après les chats; & que cela compromettoit ſa dignité.

D'après un pareil conte, on peut bien dire que Cicéron avoit raiſon d'avancer qu'il n'y a point d'abſurdités qui n'ait des partiſans; & qu'on peut tout haſarder, parce qu'il y a des eſprits de toute eſpèce.

Je racontai à cette occaſion un fait qui vient d'arriver tout récemment dans une ville de Province. La choſe eſt originale, & mérite réellement attention, pour prouver juſqu'à quel point on abuſe les hommes, lorſqu'une fois l'enthouſiaſme les a ſubjugué.

Deux Charlatans débutent dans la petite ville en queſtion, que je ne nommerai pas pour ſon honneur;

mais comme des perſonnages importans venoient de ſe préſenter à Paris, à titre de Doćteurs, qui par le geſte & par le tact guériſſoient toutes les maladies, ils penſèrent qu'il falloit quelque choſe encore de plus extraordinaire, pour accréditer leur ſavoir faire, qu'il falloit enfin un tour de force.

Que font-ils ; vous ne l'imagineriez pas. Ils s'annoncent tout ſimplement pour reſſuſciter des morts à volonté ; & pour qu'on n'en puiſſe douter, ils déclarent qu'au bout de trois ſemaines préciſément jour pour jour, ils rappelleront à la vie dans le cimetiere qu'on voudra leur indiquer, le mort dont on leur montrera la ſépulture ; fut-il enterré depuis dix ans.

Ils demandent en attendant au Bailli du lieu, qu'on les garde à vue, pour s'aſſurer qu'ils n'échapperont pas ; mais qu'on leur permette en attendant de vendre des drogues, & d'exercer leur ſavoir. La propoſition

paroît si belle, qu'on n'hésite pas à les consulter. Tout le monde assiége leur maison, & jamais on n'avoit tant vu d'argent dans la ville en question, qu'il en parût alors, pour payer des Médecins d'un genre si nouveau.

Le fameux jour approchoit, & le compagnon qui n'en savoit pas tant que le maître, dit au Docteur : malgté toute votre habileté, je crois que vous nous exposés à être lapidés; car enfin, je jurerois, que le talent de ressusciter un mort, ne vous a point été communiqué ; d'autant plus que vous prétendez faire plus que le Messie même, qui ressuscita Lazare au bout de quatre jours seulement.

Vous ne connoissez pas les hommes, lui répliqua le Docteur; & je suis plus tranquille que vous ne croyez. Effectivement, à peine avoit-il parlé, qu'il vint une lettre de la part d'un Gentilhomme du lieu : elle étoit conçue en ces termes.

D'après la grande opération que vous devez faire, Monsieur, je vous

avoue que je tremble, & que je ne dors pas. J'avois une femme qui étoit un démon, qu'on a enterrée depuis peu de tems ; & je suis assez malheureux pour que vous la ressuscitiez. Au nom de Dieu, ne faites point usage parmi nous d'un pareil savoir, qui est cependant un très-beau secret. J'aime mieux vous donner cinquante Louis, *signé* un tel.

Deux heures après, arrivent deux jeunes gens tout éplorés, & qui lui représentent en sanglottant qu'ils n'ont de bien que ce qu'un parent a daigné leur laisser, & que s'il vient à ressusciter, ils vont tomber dans la plus affreuse indigence. Ceux-ci donnèrent soixante louis, pour qu'on n'usât pas du pouvoir. Ce fut enfin une continuité de lettres & de visites, depuis le matin jusqu'au soir ; tellement que M. le Bailli vint lui-même en personne, dire enfin à nos deux célebres Charlatans : Messieurs, je ne doute nullement d'après les cures merveilleuses que vous venez de faire

dans notre canton ; (car on prétend qu'ils guérissoient à toute outrance) de la belle & superbe expérience que vous deviez faire après-demain dans un de nos cimetières ; je me faisois même une fête de vous y accompagner, quoique ce ne soit pas ma coutume ; mais vous voudrez-bien observer que toute notré ville est en combustion ; qu'on craint avec raison, que par votre pouvoir enchanteur, vous ne veniez à ressusciter un mort dont le retour à la vie, peut causer dans les fortunes quelque grande révolution.

Ainsi, je vous supplie de vouloir n'en point faire usage, & de partir ; car je vous avoue qu'on tremblera toujours, tant que vous serez ici ; mais pour rendre justice à vos suprêmes & divins talens, je vais vous donner une attestation en bonne forme, comme réellement vous ressuscitez les morts, & qu'il n'a tenu qu'à nous de le voir.

Le certificat fut signé, paraphé,

légalifé. Nos deux compagnons chargés d'or, courrent les Provinces, & montrent de toutes parts leur fuperbe atteftation.

Il feroit fans doute difficile de tirer un parti plus avantageux de la crédulité du public. L'on a prétendu que le Bailli craignoit lui-même la réfurrection d'un mort dont il avoit expolié la fucceffion ; cela paroît affez vraifemblable.

Oh ! d'après une pareille aventure, il faut s'attendre à tout de la part des Charlatans, me répondit la Portugaife. Je ferois même fâchée que cette hiftoire ne fut pas vraie, tant je la trouve jolie, & bien adaptée au rôle confiant des empyriques, & à l'extravagante crédulité de certaines petites villes.

Oh ! Madame, lui dis-je, dans Paris même nous ne fommes pas moins crédules. L'hiftoire des forciers, des fpectres, des loups-garoux, commence à reprendre faveur. Il y a quelques années, qu'une fameufe

Devinereſſe fit croire à des femmes de qualité qu'elles verroient le Diable en perſonne. Le jour fut pris à ce deſſein, & on les prévint qu'il falloit s'ajuſter magnifiquement. A peine furent-elles dans le cabinet où Aſtarot devoit leur apparoître, qu'après plusieurs évocations, la Devinereſſe leur dit, que ce Diable étoit fantaſque, qu'il avoit changé d'idée, & qu'elles ne le verroient que lorſqu'elles seroient deshabillées. Alors on emporta leurs hardes, leurs dentelles, leurs bijoux, & on les enferma de maniere qu'elles y ſeroient encore ſi les voiſins avertis par leurs cris, n'avoient envoyé chercher le Commiſſaire : ce fut le ſeul démon qu'elles virent, & qui les vit.

Cette ſcène ne coûta pas moins à leur bourſe, qu'à leur réputation. Ce fut un ridicule, mais qui ne dura que quelques jours ; les événemens de Paris ſe ſuccèdant avec trop de rapidité, pour qu'une hiſtoire occupe

long-tems les esprits. Plus l'on en parle, & plutôt cela s'appaise.

On sait que la belle Tetard, du tems du Régent, trouva le moyen d'attirer chez elle tout Paris en faisant mouvoir tous les meubles de son appartement par des ressorts inconnus, & que ce Prince lui-même voulut en être témoin. Le but de cette Demoiselle étoit tout simplement de trouver un épouseur, qui frappé de ses charmes, fît sa fortune, & elle le rencontra ; ce fut le seul revenant qu'il y eût dans cette maison.

Tous les soirs on y courroit ; & comme la Demoiselle en question avoit l'esprit très-borné l'on avoit fait une chanson, dont voici un couplet.

L'esprit de la jeune Tetard
Ne s'éveille que sur le tard,
Toute la nuit
Il fait du bruit,
Et quand le Soleil brille,
Alors on ne voit plus d'esprit
Dans toute la famille, *lon la*,
Dans toute la famille !

Il n'y a réellement que Paris dans le monde, pour avoir Revenans, Sorciers, & Diables à volonté. On raconte que le fameux C.... ſe trouvant un ſoir à Chaillot, dans une maiſon particuliere, où pluſieurs femmes diſtinguées voulurent danſer, elles le prièrent de leur faire venir dans un clin d'œil, des élèves de l'Ecole-Militaire, qui ſe trouve en face de Chaillot; que dans l'inſtant même il ouvrît les fenêtres, jetta un pont volant; mais que la compagnie l'ayant plaiſanté, il changea tellement les choſes, que ce furent des Invalides qui vinrent au nombre de dix-huit, l'un avec un bras de moins, l'autre avec une jambe de bois. On ne ſe moque point impunément des magiciens: la danſe n'eut certainement pas lieu; & quoique les petites Maîtreſſes fuſſent en fureur, elles adorèrent le faiſeur d'un pareil miracle.

Encore, ſi le charlataniſme n'opéroit que de ſemblables merveilles;

mais, hélas! il s'étend sur toutes les sciences, & sur toutes les conditions. Il y a des Poëtes, comme des Physiciens; des Peintres, comme des Géometres; des Abbés, comme des Laïcs; des Grands, comme des Petits, qui sont Charlatans. Les uns vous débitent leur savoir, les autres leur noblesse avec emphase; & très-souvent ils n'ont d'autre vérité que beaucoup de forfanterie.

Permettez-moi d'ajouter, qu'un habit original, est une chose essentielle pour un empyrique. L'Auteur des Lettres Persannes, rapporte qu'un Charlatan ayant paru dans Paris selon le costume Arabe, fut accablé de visites; mais qu'on ne le regarda plus, dès qu'il parût vêtu à la Françoise: les hommes veulent être éblouis, de sorte qu'on est, pour ainsi-dire, forcé de créer des expressions singulieres quand on écrit; d'exagérer le prix, & la qualité des effets, quand

on vend, ſi l'on veut avoir aujourd'hui les ſuffrages du Public.

Mais choſe qu'on a peine à croire; ce ſont ordinairement les grands, qui plus que le peuple même, font valoir les Charlatans. Il n'eſt pas poſſible, diſoit une femme de la Cour, en parlant du fameux Comte de Saint-Germain, qu'il n'aye que deux ſiécles & qui ne ſoit pas d'une naiſſance ſupérieure à celle des Souverains mêmes; dès-lors on lui ſuppoſa trois cens ans, dès-lors on le mit au-deſſus des Empereurs; & c'eſt ainſi que l'enthouſiaſme ſaiſit les eſprits, & que s'accréditent les merveilleux. Un homme que la ſatyre, & la folie prennent par la main, fait plus vîte fortune, que s'il fût mené par la gloire.

Un petit Médecin, qui tue tout le monde, vint à paſſer; mais il le fait avec tant de célérité, & ſans rien perdre de la confiance que tous les Grands lui ont vouée à tort & à

travers, que nous ne pûmes nous empêcher de l'admirer. Il eſt vrai qu'il fronde tous les autres Médecins, qu'il a des procédés ſinguliers, & qu'il découvre dans certaines plantes des vertus que les autres n'y voient pas.

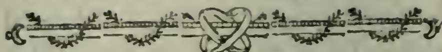
Point de ſcience aujourd'hui, point de goût, point de grandeur; mais de la ſingularité. Ne parlons pas comme le reſte des hommes, diſoit un auteur, & l'on nous croira plus grands qu'eux.

La ſingularité, par exemple, me dit la Portugaiſe, eſt beaucoup en honneur chez les Anglois. Otez la manière originale dont ils s'habillent, les ragoûts ſinguliers qu'ils ſe font ſervir, leur engouement continuel pour leur Gouvernement, leur mépris à l'égard des autres Nations, leur bruyante manie de ſe réjouir, leur goût pour la taverne, leur tapage dans leur Parlement, & vous les verrez décroître au moins d'un tiers.

C'eſt encore une Nation, qui toute

respectable quelle est, n'a pas manqué d'avoir des Charlatans de la première espèce, qui profitant habilement des révolutions, ont passé pour de grands hommes, lorsqu'ils n'étoient que des téméraires, & des fougueux: on se souhaita le bon soir, & l'on se retira.





LE RÊVE SINGULIER.

DIXIÈME ENTRETIEN.

REMPLI d'un ſonge qui m'avoit autant ſurpris qu'effrayé, je gagnai le Palais Royal, à deſſein d'en parler. Vous y trouvés à tout heure des complaiſans qui vous écoutent ; & dans ce genre le hazard me ſervit au mieux. Un petit Philoſophe de ma connoiſſance, auſſi docile que ſilencieux, prèta volontiers l'oreille à ma narration.

Vous allez me prendre, lui disje, pour un viſionnaire qui ſe repait d'illuſions, & qui s'appéſantit ſur des riens. Il n'en eſt pas moins vrai que mon ſommeil de la nuit dernière m'a procuré le rève le plus bizarre, & le plus raiſonnable en même-tems.

Il me répondit très-bien, qu'on devoit moins attribuer les ſonges aux différentes attidudes du corps, qu'aux habitudes de l'ame; & par ſon attention il me prouva qu'il prenoit intérêt aux impreſſions qui m'avoient tant affecté. . . .

Mes paupières venoient de ſe fermer, quand je crus appercevoir une figure giganteſque, dont l'aſpect m'effraya. C'étoit un coloſſe, tel qu'on nous peint Hercule, ou plutôt ſaint Chriſtophe.

Nouveau Samſon, crioit-il à pleine voix, je viens au milieu de cette capitale faire en douze heures la plus étrange exécution.

Un monde innombrable s'attroup-poit autour de lui; l'on ſe raſſemble tous les jours dans Paris, pour des ſujets mille fois moins importans. Ses yeux ardens comme le feu, dénotoient la fureur; & dans le moment que tout hors de moi-même, je commençois à frémir, il appella la ſageſſe, le bon goût, la raiſon, en diſant

voilà mes aides-de-camp ; ils applaudiront à mon entreprise.

A peine eut-il prononcé ces mots, que, d'un seul doigt, il éleva la calotte de plusieurs Edifices, qu'il accusa d'être trop affaissés, & ils s'élancèrent dans les airs, comme des ballons, qu'on ne revoit plus.

De ses vastes narines, il sortit une flame impétueuse qui brûlâ presque toute la Cité ; & tandis qu'on crioit miséricorde, le feu gagna toutes les masures qui couvrent les ponts, & la Capitale prit une nouvelle forme.

Il ne fit que froncer le sourcil, & d'après ce simple signal, presque toutes les rues s'élargirent, & on les vit comme à Londres bordées de trotoirs. Il ne fut plus question de tous les petits défilés propres à former des labyrinthes ; chacun y cherchoit en vain sa porte, & sa maison ; & ce qu'il y eût de plus plaisant, la rue de la huchette, escamotée dans un clin d'œil, & dont il ne restoit plus que quelques gloutons, dispersés

ça & là, qui crioient après leur dîner.

De son souffle seulement, ce nouvel Hercule, remplit l'air de Papillons noirs, tristes débris de cette multitude innombrable de brochures que la satyre & l'impiété, composèrent à grands frais. Ici des Tragédies, là des Comédies ; & de toutes parts des Odes, des Idyles, des Poëmes, s'en alloient en poussière ; & chaque Auteur crioit : il n'y a qu'un Démon qui puisse ainsi détruire les chef-d'œuvres de la littérature & du goût. On les voyoit la bouche béante chercher des yeux, les tristes restes de leur réputation, & se venger d'une pareille catastrophe par des contorsions effroyables.

Opération, qui fût d'autant plus rapide, que les livres n'étant que des *in*-12, & des *in*-16 ; n'avoient nulle prise pour résister au feu qui les consumoit.

On disoit à mes côtés que Figaro lui-même, oui ; ce *superbe Figaro*,

les délices de tout Paris, ce Figaro ſi ſouvent redemandé, ſi ſouvent redonné, ſubiſſoit le même ſort; tant il eſt vrai que dans une pareille confuſion, rien n'eſt épargné. Les caractères d'imprimerie deſtinés à ces écrits frivoles, dont on régale ſans relâche nos eſprits friands, fondoient d'une maniere étonnante, & formoient des ruiſſeaux de feu dans preſque tout le pays Latin.

Ma vue ne pouvoit ſuffire à tout obſerver, & mon cœur palpitoit au milieu de ce boulverſement qu'on diſoit être pour le mieux.

Je vis alors un bras du Géant s'étendre ſur les Thuilleries, & je diſois en moi-même; ſi c'eſt un Génie mal faiſant, nous ſommes perdus; mais bientôt je fus raſſuré, quand je découvris ſon opération; elle réduiſit en poudre des eſcaliers à demi uſés, pour forcer à les refaire; elle déracina les potagers qui uſurpent un terrain précieux à l'extrémité des deux terraſſes, & qui deshonorent le chef-

d'œuvre de le Nôtre; auſſitôt l'eau des baſſins jaillit à plus de cent pieds; la terraſſe des Feuillans s'élargit, & parut bordée dans toute ſa longueur d'une galerie conſtruite en arcades, & décorée des médaillons de toutes les Reines de France.

Encore, diſois-je en moi-même, ſi l'on ne faiſoit que de pareilles réformes, chacun béniroit le Réformateur, & auſſi-tôt le Panthéon ſe changea dans une ſimple ſalle de joueurs de gobelets, & le tonnerre gronda d'une manière effrayante contre ceux qui donnoient le nom de temple à ce frêle & burleſque édifice. C'eſt mettre les Dieux, crioit le Géant, dans une boîte de carton.

Cela devenoit ſérieux, me dit le petit homme, à qui je faiſois ce récit; & je crois qu'il en ſera de ce rêve, comme de nos fables où il y a toujours de la moralité.

Je craignois, lui repliquai-je, pour le Palais Royal; eh! que feroit Paris, ſi cet aſyle des graces, ce théâtre des

beaux eſprits, ce centre des affaires, cet hoſpice des oiſifs ne ſubſiſtoit plus. Mais le Ciel ſoit béni. Le Géant ne renverſa que trois boutiques pour ſe frayer un paſſage, & ſe contenta d'enlever les toîts des deux côtés du jardin, & par un tour de galenterie, dont je ne le croyois sûrement pas ſuſceptible, il leur ſubſtitua une plate forme à l'Italienne, toute garnie d'orangers.

Le triſte & monotone gazon du milieu, ſe changea dans deux immenſes corbeilles de fleurs, pour être renouvellées dans les deux ſaiſons, & cela produiſit le plus merveilleux effet.

Un bruit ſouterrain, ſe fit entendre de toutes parts, & n'en ſoyez pas ſurpris ; ce n'étoit rien moins que les trois théâtres qui crouloient tout à la fois, comme n'étant point aſſez vaſtes, & comme n'ayant point de places propres à les annoncer : un être coloſſal ne peut ſouffrir l'exiguité.

Les Acteurs qui perdoient les trois quarts de leur réputation, & de leur

génie étoient désolés ; & les élégans, ainſi que des amoureux décrépits, cherchoient les couliſſes & n'en trouvoient pas la moindre trace. Les deux tiers de Paris, conſternés de ſe voir privés de ces voluptueuſes ſuffocations qu'excitent les drames, de ne plus entendre ces jolis hoquets qu'on prend pour des ſanglots, ne ſavoient quel protecteur invoquer : adieu la muſique vociférante des Gluck ; adieu la muſique flutée des Piccini : & moi, diſoit un Poëte à demi mort, tenant une Tragédie à la main . . . . que va devenir ma gloire ; & quel fruit tirai-je de mon travail ?

Il y avoit juſqu'à une Actrice, qui toute éplorée, diſoit ingénuement, je me ferai dévote ; c'eſt le ſeul rôle que je n'ai pas joué. Les petits théâtres diſparurent, comme étant le réceptacle des ouvriers, & la perte de leur tems.

Je ne fis que tourner la tête, & le Géant venoit d'empoigner un petit maître, dont les vaſtes boucles, &

les immenſes boutons, fondirent dans uu clin-d'œil; il en ſortit tout froiſſé, n'ayant pour, ainſi dire, que les os & la peau; & cherchant inutilement ſa volumineuſe cravate, ſon pyramidal chapeau, ſon ridicule frac à taille de femme : tout avoit péri dans l'action.

Les Dames de la Place-Maubert, ſilentieuſes pour la première fois, craignoient la ruine de leurs étaux, & il ne leur toucha pas; mais la Halle devint une place digne de l'admiration des curieux : la frayeur ſaiſiſſoit les eſprits; & ce fut bien un autre effroi quand il calcina mille petits Abbés, qui déshonoroient la cléricature, & qu'il n'en reſta pas même le nom : leur chevelure élégante, leurs habits ſoyeux, tout fut brûlé. Quelques *Laïs* en recueilloient les cendres; tandis que la Sageſſe les fouloit aux pieds, & que la ſaine partie du Clergé s'applaudiſſoit d'une pareille déconfiture.

Les jardins trop ridiculement An-

glois, ne pouvoient échapper à sa sévérité : d'un coup de pied il les boulversa, comme ayant coûtés des sommes immenses, pour n'offrir à la vue que des rocs, des rocailles, des rochers, des masures & des ruines. Eh ! que ne laisse-t-on faire le tems, disoit-il, si l'on aime avec tant de fureur les débris.

Le Luxembourg reprit son antique forme, les arbres reparurent avec une nouvelle majesté ; & la place Dauphine s'ensevelit, pour offrir aux yeux étonnés un vaste & magnifique parterre entre les deux bras de la Seine, comme une promenade nécessaire dans le centre de Paris, d'où les Jardins sont trop éloignés ; les contours de la statue d'Henri IV. se meublèrent de lauriers, & l'on ne vit plus ce grand Roi, quoiqu'au milieu de la Capitale, placé parmi des ronces & des chardons. Le petit Pont-Rouge ne pouvoit échapper à cette étonnante réforme : aussi fut-il emporté dans un clin d'œil ; & l'on

vit l'Isle Saint-Louis se rapprocher de Paris, par le moyen d'un quay, & prendre enfin le costume & la tournure du dix-huitième siècle. Il étoit tems d'y penser.

Un antique & respectable Séminaire avoit changé de place, pour ne plus offusquer un des plus beaux Temples du Royaume.

Les longs murs de la rue d'Enfer, de la rue du Colombier, s'affaissoient, & des maisons se formoient de leurs débris. Par-tout où se produisoit le nouveau Samson, l'esprit du jour s'éteignoit. Nos hommes à la mode n'avoient plus que trois pieds de hauteur, nos philosophes que deux, & des petits Auteurs naissans étoient devenus presque des fourmis.

D'un coup d'épaule il renversa des milliers de maisons qui offusquent le carrefour de Bussy; & c'est-là qu'en dépit de ceux qui osent nommer ce quartier la Province; qu'on vit paroître une superbe place ornée de la statue du Roi, avec cette inscrip-

tion ; A LOUIS-LE-VRAI : titre qui lui ſera donné par la poſtérité

Les Elégans s'attendoient qu'il alloit détruire les Monaſtères ; & il ſe contenta de leur répondre : quand vous m'aurez prouvé votre utilité, je vous parlerai des Religieux.

Des tableaux qu'on croyoit ſuperbes, & qu'on avoit vu pompeuſement étalés ; hélas ! il n'en réſultoit que de la fumée. Et lorſque notre homme juſte, mais audacieux, paſſa au milieu des files de carroſſes qui rouloient aux boulevards, les cabriolets parurent numérotés, afin qu'on reconnut & qu'on punit les Ecraſeurs ; & il ne reſta que la trace des voitures étincelantes qui traînoient des femmes équivoques ſur la ruine des femmes légitimes ; le vice, pour rehauſſer la vertu, s'en alla triſtement à pied ; & tous ces équipages énormément exhauſſés, s'affaiſsèrent comme l'ouvrage de la déraiſon.

Le marais tout entier ſubſiſta tel

qu'il eſt : & dans le moment qu'on s'attendoit à voir la manière dont il traiteroit la Baſtille, il renifla, & rebrouſſa chemin.

Mais, ce qui remit mes ſens, ce fut de voir comme il s'agenouilla devant la colonade du Louvre, qui répond ſi bien à la majeſté de Louis-le-Grand. Il n'étoit pas relevé, que toutes les baraques qui l'offuſquent, tombèrent avec précipitation, & que j'apperçus cet immenſe & ſuperbe Palais prendre tout l'éclat dont il eſt ſuſceptible, & communiquer au Château des Thuilleries par une rue qui s'ouvrit avec dignité.

J'attendois avec impatience la manière dont il traiteroit les nouveaux Lycées : il les oublia. Les eût-il embelli ? les eût-il renverſé ? c'eſt ſon ſecret ; & conſéquemment je ne vous en dirai rien.

La nouvelle grille du Palais s'éloigna du bâtiment de plus de cent pieds ; & les maiſons qui le maſquent reculoient à proportion ; quand je vis

la Halle aux farines devenir la Bibliothèque des Etrangers; c'eſt-là, dit-il, que les livres écrits dans toutes les langues, doivent avoir leur dépôt. La littérature étrangère eſt aſſez reſpectable pour avoir un dais. Cette inſtitution me plut, comme étant digne d'être couronnée par la charmante coupole, dont l'ouvrage ſemble être celui des Fées.

Je commençois à me réconcilier avec ce terrible Réformateur, lorſqu'il éleva la ſalle de l'Académie à plus de cent pieds, la jugeant peut-être, ou trop ſublime pour toucher à la terre, ou d'une trop facile entrée.

Il ne fit que froiſſer l'Etude d'un Procureur, & il en ſortit avec impétuoſité un tourbillon de pouſſière, qui aveugla tous ceux dont la vie ſe paſſe à brouiller des familles, & à barbouiller du papier. C'étoit un coup-de-théâtre de les voir au milieu de leurs élèves, ſe frottant les yeux,

& ne pouvant plus reconnoître la trace de leurs ſupercheries.

Raſſemblant enſuite tous les Chevaliers d'induſtrie, & les attachant les uns aux autres, avec la plus grande célérité, comme Samſon lia les renards qui s'enfuirent à travers les bleds des Philiſtins ; il les lâcha dans la plaine de Saint-Denis, où ils couroient comme des lévriers.

Quant aux nouveaux murs de la Ville, leur peu d'élévation fit leur sûreté ; ſans s'appercevoir de leur exiſtence, il les enjamba.

Mes yeux s'ouvrirent ; je revis le jour, & il ne me reſta que le ſouvenir d'un rêve auſſi frappant, & le chagrin de ſavoir que ce n'étoit qu'un ſonge.

Quelques perſonnes ſe joignirent à nous, firent des commentaires ſur les améliorations qu'exigeroit Paris ; & l'on diſcourut ſur les phénomènes toujours renaiſſans, qui rendent cette ville vraiment unique.

La multitude de ſes habitans ne l'empêche pas d'avoir des rivales : on ſait qu'à Pekin, au grand Caire, à Conſtantinople, la population même eſt plus nombreuſe ; mais rien n'approche des évènemens dont elle eſt le principe & le mobile.

Je ſais, dit un Médecin, qui ſe trouvoit préſent, que Paris malgré tant d'yeux qui l'obſervent, tant de langues qui babillent, tant de plumes qui écrivent, n'eſt point encore connu ; la légèreté comme l'ambition, l'intérêt comme le plaiſir en ont fait un petit Univers pour les avantures extraordinaires.

Il n'y a qu'à lire ſes annales.....

Bon ſes annales ! ... elles ne renferment pas la centième partie de ce qui ſe paſſe dans ſon enceinte. Le cadran de cette Capitale auroit un beau diamètre, ſi chaque heure s'y trouvoit entourée des événemens qu'elle fait éclore : c'eſt ici que toutes les provinces envoient leur jeuneſſe

pour la refondre, & qu'on refait des caractères comme des visages.

J'avois, dit un vieillard de notre Société, un neveu, qui étoit exactement stupide; & dix-huit mois dans Paris l'ont rendu tellement habile, qu'on l'écoute, qu'on l'admire : & peut-être même aura-t-il au premier moment une niche dans quelque Club.

Il sera sans doute Auteur quand il voudra....

Qu'appelez-vous Auteur? il a trop de vanité pour l'être.

Il est vrai que depuis qu'on trouve dans les jardins publics des Auteurs à la douzaine sans compter le treizième, il n'y a pas grande gloire à s'entôler dans leur compagnie, & surtout depuis que ceux qui naissent l'emportent sur les anciens.

Un grand jeune homme qui m'appartient, dit un vieux Conseiller, a encore mieux fait que tout cela, il a pensé que l'esprit étoit trop volatil pour faire la base d'une fortune, &

ſurtout à Paris ; à l'âge de vingt-trois ans il a quitté la Champagne, & comme il a la plus belle figure & la plus riche taille ; des gens induſtrieux qui connoiſſent la carte, lui ont dit, il ne s'agit pour t'avancer que de mettre tes talens en évidence, de te trouver ſur le paſſage de pluſieurs femmes opulentes, & de dire tout ſimplement, *Madame c'eſt moi.* La première fois l'on te regardera, la ſeconde on en rira, la troiſième on t'écoutera.

L'aventure a ſi bien réuſſi, qu'il eſt maintenant le toutou d'une veuve riche à millions, & qu'on croit qu'il l'épouſera.

Eh bien ! je vous le demande, auroit-il trouvé une pareille chanſe ſur les bords de la Marne ? la Seine eſt vraiment le fleuve du Potoſi.

Et Paris la meilleure calendre de l'Univers pour luſtrer les viſages & les eſprits. Tout y prend racine, tout y fleurit ; les plus petits talens y croiſſent à vue d'œil, au point qu'on en

fait des pacotilles pour le profit & l'ornement du nouveau monde; les uns y vont porter l'eſprit d'une chicane rafinée, les autres une induſtrie capable peut-être de blanchir les Nègres; car aujourd'hui, moyennant quelques connoiſſances priſes à la hâte, que n'oſe-t-on pas entreprendre !

Je conviendrai néanmoins, dit un facétieux, que l'habileté qu'on acquiert ici n'eſt pas agréable aux yeux de tout le monde; que le père qui voit ſon fils cabrioler en l'air pour s'être déniaiſé dans la Capitale, n'a pas lieu d'en faire l'éloge; & que moi qui ne ſuis venu ici qu'à deſſein de courir après l'honneur de ma femme, ſans avoir pu le retrouver, je puis me diſpenſer de célébrer la ſagacité pariſienne.

Oui, Meſſieurs, nous ſommes au moins dix mille maris dont les épouſes formées par les leçons du pays, convolent en ſecondes noces comme ſi elles étoient veuves; & encore cette

action

action eſt-elle une gentilleſſe aux yeux des perſonnes du bon ton.

Tant que la mode ne touchoit qu'aux habits, je ne faiſois qu'en rire; mais aujourd'hui qu'elle nous eſcamote nos femmes avec une leſteté dont il n'y avoit pas d'exemples, je trouve qu'on pouſſe trop loin l'induſtrie.

Paris deviendroit une ville de campagne, dit plaiſamment un petit homme qui n'avoit pas encore parlé, s'il n'y avoit des événemens de cette nature : la ſingularité en fait le plus grand mérite.

Où verriez-vous ailleurs qu'ici un petit maître traverſer la ville dix jours après ſon enterrement; & c'eſt ce que j'ai vu de mes propres yeux : vous conviendrez qu'il faut avoir bien envie de ſortir. Il n'expliqua point l'énigme; mais il y a toute apparence qu'il vouloit parler d'un jeune homme de qualité, qu'on exhuma, pour le tranſporter dans une autre égliſe.

J'obſervai que la choſe la plus ſurprenante, étoit ſans doute cette gaîté

qui ſoutient ſans inquiétude la plupart des jeunes gens entre le beſoin & l'indigence. Toujours aux expédiens, toujours vexés par des créanciers, toujours ſur le qui vive dans la crainte d'aller en priſon, toujours jouant leur ſanté & le peu d'argent que l'induſtrie leur procure, ils ne troqueroient pas leur condition pour une fortune en province : ils penſent ſans doute comme Scarron, qui prétendoit qu'ils en valoient mieux quand ils avoient fait quelques ſottiſes, que rien ne retréciſſoit plus l'eſprit qu'une conduite trop monotone & trop économique, qu'enfin des étourderies n'étoient pas des baſſeſſes.

On nous montra deux avanturiers qu'on deſiroit dans les meilleures ſociétés, parce qu'ils étoient ſingulièrement aimables. Ici pourvu qu'une perſonne amuſe, on s'embarraſſe peu de ſon origine. Et n'a-t-on pas raiſon? des ayeux ſont des abſens qui ne peuvent plus contribuer aux délices de la vie.

Nous étions prêts à nous quitter, lorſqu'un plaideur vint à nous ſaluer : la peur d'entendre le récit d'un procès nous ſépara ſi promptement, que nous nous quittames ſans nous dire adieu. Fontenelle prioit le Ciel tous les matins, de le préſerver dans la journée de la rencontre d'un homme occupé d'une affaire litigieuſe, ou d'un projet.

Je me rendis au Reſtaurateur, où je vis un Chevalier à la mode qui buvoit ſon ſouper, tant il avoit faim : il étoit le perſonnage le plus élégant ; mais ce n'eſt pas un titre à Paris pour dîner tous les jours.

Fin de la première Partie.